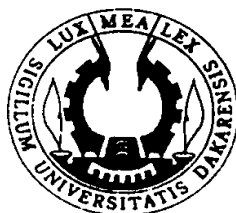


UNIVERSITE CHEIKH ANTA DIOP DE DAKAR

FACULTE DES LETTRES ET SCIENCES HUMAINES

DEPARTEMENT DE PHILOSOPHIE



MEMOIRE DE MAITRISE

SUJET:

**LA LOGIQUE DE L'ACTION
POLITIQUE CHEZ MACHIAVEL**

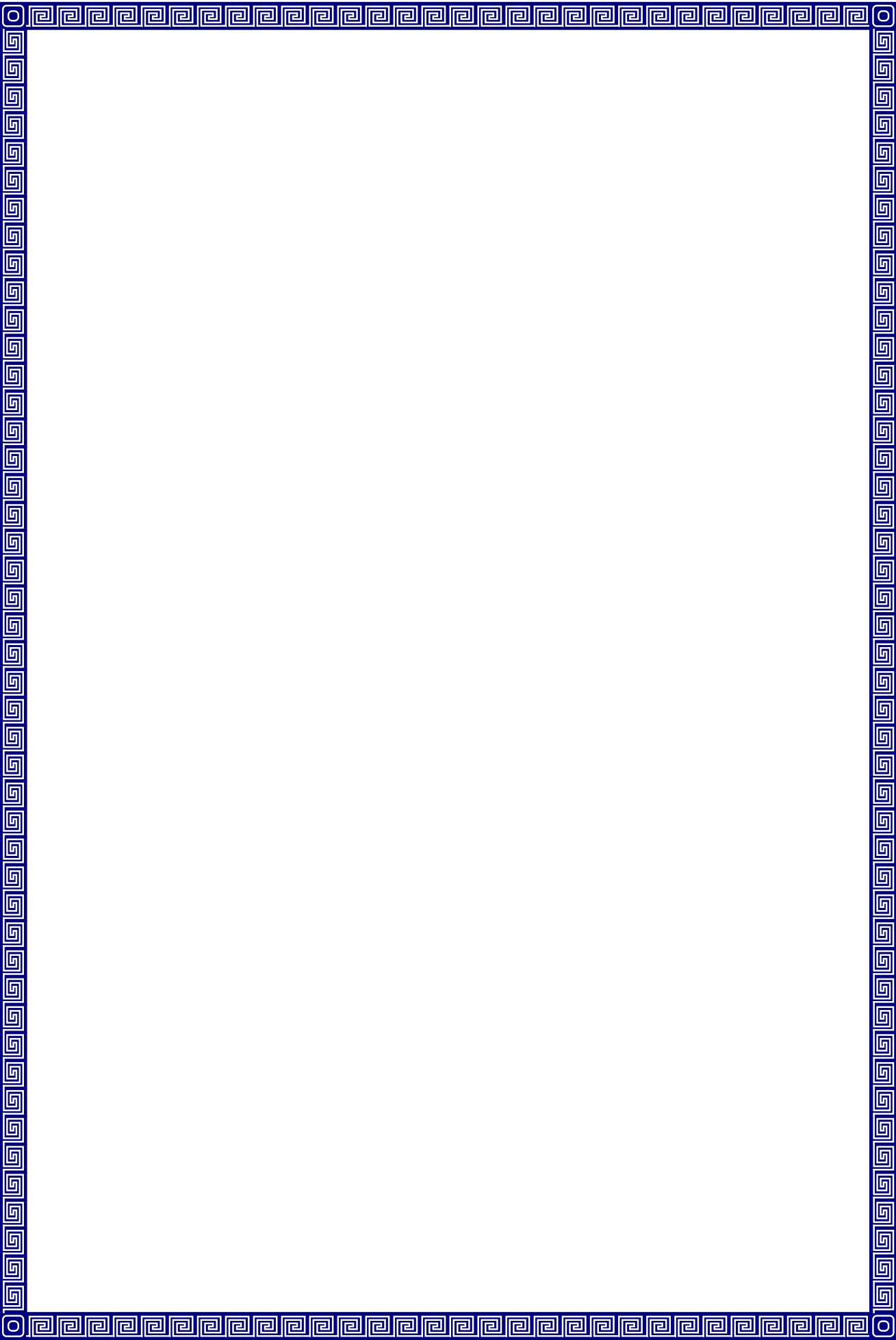
Présenté et soutenu par :

Mlle Sagar SECK

Sous la direction de :

M. Mamoussé DIAGNE
Professeur

Année universitaire : 2004-2005



SOMMAIRE

INTRODUCTION GENERALE.....	1
PREMIERE PARTIE : LE « JEU DES POSSIBLES » OU L'EQUATION DES PRINCES.....	5
CHAPITRE I : VERS UNE METHODE HYPOTHETICO-DEDUCTIVE : LA FIGURE DU SYLLOGISME	9
A – UNE VISION PESSIMISTE DE LA NATURE HUMAINE.....	16
B - LE TRIOMPHE DE LA « NECESSITE ».....	21
CHAPITRE II : A LA RECHERCHE DES INVARIANTS	26
A - LA METHODE EFFECTIVE	28
B – LE TRIOMPHE DE L'ART POLITIQUE	33
DEUXIEME PARTIE : LES MODALITES DE L'ACTION MATERIELLE DES PRINCES.....	37
CHAPITRE I : LA VIOLENCE OU LE REGNE DE LA PUISSANCE MILITAIRE	40
A - DES BONNES LOIS ET DES BONNES ARMES OU LA FORMULE ALGEBRIQUE DU POUVOIR	46
B- LE RECOURS A L'ARMEE NATIONALE	51
II - AUTOUR DE L'ORGANISATION DU POUVOIR	54
A- LA FIGURE DU LEGISLATEUR OU LE DEMIURGE MACHIAVELIEN	55

B - LE SUCCES DES STRATEGES : L'APPRIVOISEMENT	
DE LA FORTUNE	59
TROISIEME PARTIE : LES MODALITES DE L'ACTION SPIRITUELLE	
DES PRINCES	63
<u>CHAPITRE I : LA THEORIE DE L' « ARTEFACT » DU POUVOIR</u>	
OU LE « MIROIR DES PRINCES »	66
A - DE LA CRUAUTE ET DE L'AMOUR OU LE JEU DES PARALLELES	70
B - LA FONCTION POLITIQUE DU RELIGIEUX.....	78
CHAPITRE II : DE LA SAGESSE DES PRINCES	85
A - VERS UNE MORALE PROPRE AU POLITIQUE ?	89
B - LE TRIOMPHE DE L'HUMANISME	93
CONCLUSION GENERALE.....	96
BIBLIOGRAPHIE	100

DEDICACES

Je dédie ce travail à une personne exceptionnelle qui m'a profondément marquée par son courage, son intelligence et sa foi inébranlable en l'avenir de ses chers enfants.

Vous aurez compris qu'il s'agit de ma très chère mère Ndèye Mbeugué GUEYE, cette brave femme qui m'a appris, par l'exemple, à aimer le travail bien fait et à toujours croire à la vie.

A la mémoire de mon père Moussa Déthié SECK qui, outre ma mère, m'a imprimé le goût de la lecture, et a su m'initier sans le soupçonner aux délices des débats littéraires. En effet il fut mon premier maître de philosophie.

A mon père adoptif Adama KANE, pour son amour du débat politique. Ce travail lui est dédié afin de lui faire voir, dans toute sa triste réalité, la face cachée des politiques.

A mon oncle Abdel Kader GUEYE, qui m'a aidée et soutenue en toutes circonstances, n'hésitant pas à mettre à ma disposition tout le matériel qu'il me fallait.

A ma grand-mère chérie, pour ses sages conseils.

A tous mes frères et sœurs Adama, Djibril (pour le respect et l'amour qu'il a toujours voués à sa petite sœur), Pape, Khadim, SANE, Ndèye, Ouz...).

A ma cousine et amie Khoudia GUEYE et à sa fille Kalla.

A Bounama et bébé Sophie, mes chers neveux.

A Ndèye Codou FALL et à toute sa famille(Marie, Momar liss, Kiné, Assi...), par amitié, par reconnaissance et surtout par fidélité.

A Lénine SOW pour de nombreuses raisons que la raison ne connaît pas toujours.

REMERCIEMENTS

Je remercie tous ceux qui, de près ou de loin, ont contribué à la réalisation de ce travail. A monsieur Mamoussé Diagne pour sa disponibilité, sa vive compréhension et l'excellence de son enseignement. Il aura été plus que mon directeur de mémoire. Il fut un élément catalyseur de ce travail.

A Monsieur Ousseynou Kâne pour sa grande amitié et l'esprit cartésien dont il fait toujours montre en tant que chef de département.

A Monsieur Abdoulaye Elimane Kâne, pour ses conseils et ses encouragements.

A Madame Rokhaya Oumar Diagne, pour la qualité de son enseignement et son attachement à mon humble personne. Elle fut plus que ma professeur de philosophie de terminale, elle fut un soutien moral pour sa jeune élève du lycée Kennedy.

A Monsieur Amadou Ly, par devoir.

A Monsieur GABA pour son appui.

A messieurs Dioum et Thioune, mes deux amis et maîtres du département de lettres modernes .

A Monsieur IBA Seck pour son soutien. A tous mes oncles et tantes(Mara, Assi, Sophie, Khady, Nafi, Daba, Baba Abou, Lamine, Amdame...).

A tous mes cousins et cousines(Loty, Seynabou, Babacar, Fatim...)

A mes amies Fatima, Youlène, Awa Camara, Daba, Fatou Sène, Ndèye seck, Ouraye...

A Kane et à son café stimulant.

A tout le personnel de la scolarité, bref à tous ceux que j'aurais bien aimé citer.

PLA N

INTRODUCTION GENERALE

PREMIERE PARTIE : LE « JEU DES POSSIBLES » OU L'EQUATION DES PRINCES

CHAPITRE I : VERS UNE METHODE HYPOTHETICO-DEDUCTIVE :

LA FIGURE DU SYLLOGISME

A – UNE VISION PESSIMISTE DE LA NATURE HUMAINE

B - LE TRIOMPHE DE LA « NECESSITE »

CHAPITRE II : A LA RECHERCHE DES INVARIANTS

A - LA METHODE EFFECTIVE

B – LE TRIOMPHE DE L'ART POLITIQUE

DEUXIEME PARTIE : LES MODALITES DE L'ACTION MATERIELLE DES PRINCES

CHAPITRE I : LA VIOLENCE OU LE REGNE DE LA PUISSANCE MILITAIRE

A - DES BONNES LOIS ET DES BONNES ARMES OU LA FORMULE ALGEBRIQUE DU POUVOIR

B- LE RECOURS A L'ARMEE NATIONALE

II - AUTOUR DE L'ORGANISATION DU POUVOIR

A - LA FIGURE DU LEGISLATEUR OU LE DEMIURGE

MACHIARELIEN

B - LE SUCCES DES STRATEGES : L'APPRIVOISEMENT

DE LA FORTUNE

TROISIEME PARTIE : LES MODALITES DE L'ACTION SPIRITUELLE

DES PRINCES

CHAPITRE I : LA THEORIE DE L' « ARTEFACT » DU POUVOIR

OU LE « MIROIR DES PRINCES »

A - DE LA CRUAUTE ET DE L'AMOUR OU LE JEU DES PARALLELES

B - LA FONCTION POLITIQUE DU RELIGIEUX

CHAPITRE II : DE LA SAGESSE DES PRINCES

A - VERS UNE MORALE PROPRE AU POLITIQUE ?

B - LE TRIOMPHE DE L'HUMANISME

CONCLUSION GENERALE

BIBLIOGRAPHIE

RESUME DU MEMOIRE PORTANT SUR LA LOGISQUE DE L'ACTION **POLITIQUE**

Chez Machiavel, Présente par Mlle SAGAR SECK

Vouloir étudier chez Machiavel les mécanismes psychologiques qui guident l'action des princes, c'est réfléchir sur un aspect central de la réflexion politique de l'auteur du Prince, en ce sens que dans presque tous ses écrits politiques, Machiavel prend en compte la dimension presque clinique de l'exercice de l'autorité. Ou'est ce à dire ?

En proposant dans ses écrits une nouvelle orientation, une nouvelle vision de l'art de gouverner, née d'une longue observation des faits politiques tirés de l'histoire, Machiavel théorise pour les princes une manière de considérer les choses qui tient d'une évaluation pessimiste de la nature humaine.

Pour Machiavel en effet, les hommes étant tous méchants, voire mauvais, il importe au prince de mettre tous les moyens en œuvre pour s'assurer un succès dans sa politique.

C'est ainsi que le florentin s'essaye à une exégèse sans fin des tactiques devant permettre à son prince de réussir dans la gestion de l'autorité.

Aussi la logique de l'action politique chez Machiavel procède-t-elle d'un inventaire de tous mécanismes à observer pour pérennisation du régime des princes.

C'est ainsi que dans ce travail qui nous est soumis, nous sommes partis d'une approche hypothético déductive des événements que Machiavel a tirés de la constatation de la réalité effective, pour asseoir avec lui un certain nombre de modalité matérielle et spirituelle de l'action des princes.

Et c'est dans cet ordre idées que nous avons étudié le thème essentiel de la violence chez Machiavel, violence qui se dessine sous la forme d'une revalorisation de l'exercice militaire, à travers l'éloge des bonnes armes comme exigence fondamentale d'affirmation de la puissance des princes.

A ce niveau, nous n'avons pas marqué d'évoquer la figure du législateur ou de l'homme d'Etat chez Machiavel ; en insistant sur l'aspect artificiel de la fonction du gouvernant, à travers l'usage de la ruse, nécessaire au triomphe dernier des princes.

INTRODUCTION GENERALE

Se proposer d'étudier la logique de l'action politique chez Machiavel peut, dans un premier temps, apparaître comme étant chose très difficile, en regard des nombreux écrits politiques de cet auteur, et surtout, compte tenu du fait que nous n'ignorons pas que la logique commande finalement tous les agissements des politiques chez notre auteur. Autrement dit, et pour être plus précis, réfléchir sur le thème de la logique de l'action politique chez Machiavel, revient à parcourir toute la pensée politique de cet auteur.

En effet, du Prince aux Histoires Florentines, en passant par les Discours sur La Première Décade De Tite-Live et ce jusqu'aux Lettres Familières, il ne se trouve de page dans laquelle, implicitement au explicitement, Machiavel ne dévoile la clé de la réussite politique, clé qui reste suspendue à la méthode liée à l'action dans un domaine aussi fragile que l'est la sphère politique.

Ainsi, partant d'une lecture modeste des œuvres de Machiavel, nous procéderons à la formalisation des actions des Princes passés, que Machiavel évoque, ce qui nous servira de point de départ à l'étude de la logique de l'action politique. Cette modélisation des actions princières nous apparaîtra, pour être fidèle au thème de notre étude, sous la forme d'un « raisonnement »- puisque toute logique l'implique forcément-, et pour être plus précis, sous la forme d'un procédé hypothético-déductif, à l'image d'une figure syllogistique.

En effet, Machiavel part de présupposés historiques découlant chez lui d'une longue observation d'événements tirés du passé, ainsi que de sa propre expérience de chargé de missions en Europe.

Ces présupposés relatifs à l'histoire, Machiavel les pose comme hypothèses de départ devant lui permettre d'opérer avec rigueur et méthode une science du pouvoir, une réflexion autour de la meilleure stratégie à adopter par les Princes pour conserver leurs états.

Aussi, guidé par Machiavel, nous essayerons dans un premier moment de ce travail, d'établir une approche hypothético-déductive, c'est-à-dire de voir, en partant de faits historiques, tout ce qui peut légitimer chez le Prince une logique de conduite efficace.

C'est ainsi que l'expérience de l'histoire contribuera chez Machiavel à asseoir une vision pessimiste de l'homme dans la mesure où la lecture de l'histoire révèle au Florentin que, jusqu'ici les nations ne se sont développées qu'aux dépens de leurs semblables, par la pratique inévitable de la guerre, nécessaire parfois à tout peuple qui veut se conserver. Cette constatation préalable fournit à Machiavel l'occasion de poser pour sa science de l'Etat le présupposé suivant : les hommes sont méchants. De cette méchanceté légendaire de l'homme, Machiavel tire une solution de principe : le Prince qui veut fonder un Etat stable ou se maintenir au sein du pouvoir doit partir d'une vision pessimiste de la nature humaine pour se forger une attitude à adopter, s'éduquant ainsi à l'art politique.

C'est ainsi que l'espace du politique se réduit avec Machiavel en un espace de conflit permanent entre gouvernants et gouvernés, où seul règne en dernier ressort le triomphe de la nécessité.

Avec une analyse approfondie des mécanismes psychologiques qui guident l'« agir » des humains, Machiavel montre au Prince comment réussir à conformer la conduite des gouvernés aux normes établies par la loi pour un meilleur être au sein de l'Etat.

Face à la question du fondement des états, nous n'hésiterons pas à aborder une question centrale chez Machiavel qui est celle de la violence, ceci pour marquer l'importance de l'instance de la puissance militaire avec l'éloge des bonnes armes, nécessaires au triomphe de la loi. A ce niveau de notre étude, apparaîtront les modalités de l'exercice du pouvoir, avec la figure centrale du législateur pour mettre en exergue les règles de conduite nécessaires à tout Prince qui souhaite se conserver au pouvoir.

Signalons cependant que ces règles de conduite n'en sont pas moins difficiles à observer, en raison d'une nature humaine dont l'aspect protéiforme requiert toujours une méthode d'approche ambivalente de la part du Prince.

On comprend donc qu'il faille dans ce travail, suivre Machiavel scrupuleusement dans ses analyses, et procéder - comme il le fait du reste à la fin de chacune de ses analyses- à un inventaire de toutes les éventualités possibles, de

tous les cas de figure qui peuvent échoir aux Princes dans l'exercice de leur art, car la politique en définitive reste bel et bien un art qui requiert du héros, en l'occurrence du Prince, tact et adresse. Aussi faudra-t-il au Prince procéder - à l'image du logicien-, à l'étude profonde des lois qui guident son raisonnement, c'est-à-dire des enchaînements que produit sa pensée, pour parvenir à une conclusion qui soit logique dans son principe. C'est en cela que la politique reste un art chez Machiavel, en ce qu'elle prend en compte toutes les données de l'expérience que nous livre le passé des hommes. Cette expérience reste utile aux Princes car leur servant d'axe de référence pour contourner les pièges auxquels ils risquent de se confronter.

A ce stade de notre réflexion nous comprenons que Machiavel puisse légitimer pour les Princes tout un ensemble de stratégies de conduite en vue de réussir dans leur art. C'est ainsi que la politique de la ruse est admise chez Machiavel pour assurer le triomphe des stratèges. Nous développerons en détail cet aspect dans un troisième et dernier moment de ce travail.

A decorative frame shaped like a horizontal scroll. It has a thick black border. On the left side, there is a vertical bar with a circular end, resembling a scroll's binding. On the right side, there is a circular end, resembling a scroll's tip. The text is centered within this frame.

**PREMIERE PARTIE :
LE « JEU DES POSSIBLES »
OU L'EQUATION DES PRINCES**

En proposant le thème de la logique de l'action politique chez Machiavel, nous avons voulu répondre à ce souci majeur qui s'est, dès le début de notre lecture de l'œuvre, posé à nous à travers cette question brûlante : comment lire à travers Machiavel le secret de la réussite dans un domaine aussi fragile que la politique ? Autrement dit, nous avons voulu mettre ici en exergue l'idée d'une étude approfondie des divers moyens stratégiques de conquête et de conservation du pouvoir. Une telle idée n'en écarte pas moins cette autre : réfléchir sur comment, par le même procédé qui lui permet de conquérir le pouvoir, le Prince risque de courir à sa propre perte et à la ruine de ses Etats.

Il s'agira donc dans ce travail, de réfléchir sur les règles du jeu, c'est-à-dire sur les multiples cartes avec lesquelles le Prince doit pouvoir compter pour triompher de ce jeu d'échec de la politique.

Toutefois, nous nous rendons compte en lisant Machiavel, que tout son raisonnement conduit à une dialectique, à l'image de la dialectique hégélienne. Pour être plus clair, nous dirons qu'avec Machiavel, nous retrouvons tout un ensemble de processus ou de passages obligatoires à franchir pour une meilleure approche de la chose politique.

Pour dire la politique, Machiavel part d'abord de prémisses purement historiques. Il épouse le réel comme fondement de l'action.

Rompant avec la tradition classique qui, avec Platon, s'était laissé aller à décrire des utopies, Machiavel se fonde sur la réalité, sur l'expérience des choses passées, et qu'il a acquise durant de longues années passées au sein de la Seigneurie italienne.

C'est ainsi que Machiavel parcourt l'histoire des institutions de l'antiquité, n'hésitant pas à établir une nette analogie entre les événements passés et présents. Aussi, en posant des hypothèses de départ, il en arrive à des conclusions qu'il tiendra finalement comme principes fondamentaux à observer dans la science du pouvoir. C'est ainsi que sous les traits d'un logicien, il se livre à une analyse des multiples implications qui découlent de l'exercice de l'autorité politique.

Son expérience personnelle et la longue observation de l'histoire de l'antiquité lui livrent des exemples qui lui permettront de lire le secret de la politique.

Pour comprendre la politique, Machiavel nous propose d'essayer de lire le non-dit du récit historique, c'est à dire les contre-exemples que nous fournit l'histoire. Ces contre-exemples serviront de point de départ pour Machiavel dans sa tentative d'analyse de la chose politique. Pour être plus précis, Machiavel se fonde sur le non-dit de l'histoire pour asseoir une série de calculs opératoires devant le conduire à la solution finale, qui est ici la clé de lecture du succès politique.

Aussi, pouvons-nous lire le non-dit du récit de l'histoire chez Machiavel sous les signes d'un certain nombre d'hypothèses formulées par l'auteur, et qu'il pose comme éléments constitutifs d'un ensemble x quelconque.

En effet, ce procédé purement mathématique se donne à lire dans toutes les réflexions de Machiavel, plus particulièrement dans le Prince, où l'auteur envisage tout le champ des possibles nécessaires au Prince pour une meilleure évaluation de la chose politique.

Par le procédé d'un calcul pragmatique de la raison humaine, Machiavel arrive à asseoir une science du pouvoir, c'est-à-dire une série de règles de conduite qu'il a déduites de la nature des choses, et dont, par la même occasion, il a éprouvé toutes les contradictions possibles.

Ainsi, la clé du succès politique se laisse entrevoir à travers une série d'opérations faites de soustractions et d'implications en vue de permettre aux politiques de comprendre la réalité des faits.

CHAPITRE I : VERS UNE METHODE HYPOTHETICO-DEDUCTIVE : LA FIGURE DU SYLLOGISME

L'examen du chapitre premier du Prince de Machiavel débute sur un constat : « Tous les Etats, toutes les seigneuries qui eurent et ont commandement sur les hommes, furent et sont ou Républiques ou Principautés¹ ».

Cette affirmation de base qui découle de l'analyse faite par Machiavel du passé et du présent, se donne à lire sous la forme d'une proposition universelle que l'auteur pose dès le départ de son étude, pour nous ramener au sujet qu'il se propose de traiter, en nous rendant compte en même temps de la manière dont il sera amené à le traiter.

Il est clair que d'après cette affirmation de départ, Machiavel traite bel et bien de la chose politique, et, pour cela, il part de la réalité sensible, c'est-à-dire du réel comme fondement de l'action politique.

C'est ainsi qu'analysant les différentes sortes d'Etats, Machiavel décide de partir des Principautés nouvelles c'est à dire des nouvelles seigneuries qui selon lui ont subi des mutations profondes, pour commencer son étude.

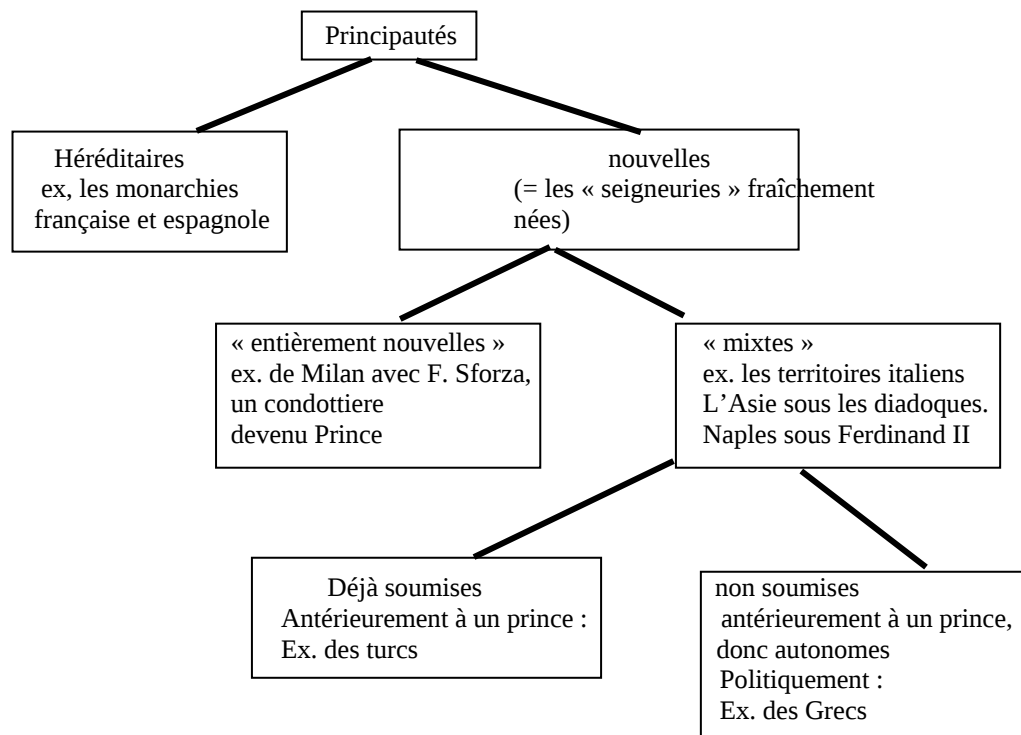
En fait dès le chapitre introductif au Prince, Machiavel commence à poser un certain nombre d'hypothèses qui se présentent à nous sous la forme de renseignements, et qu'un auteur comme Claude Rousseau² nous livre à travers un

¹ Le Prince, Œuvres complètes de Machiavel, Edit Bibliothèques Pléiade, chap. I, p.290.

² ROUSSEAU Claude, Profil d'une œuvre, le Prince de Machiavel, Hatier, 1973, p. 25.

schéma qui à l'analyser de près, ressemble à la méthode des arbres présente dans les opérations de logique propositionnelle.

République



Ainsi, partant de l'hypothèse de base : « Tous les Etats, toutes les seigneuries qui eurent et ont commandement sur les hommes », Machiavel tire une déduction : « furent et sont ou Républiques ou Principautés ». Ici, le verbe « être » que Machiavel utilise au futur d'abord, puis au présent rend compte de son examen minutieux de l'histoire et de l'objectivité de son discours.

Le reste de son texte s'organise sous la forme de raisonnements déductifs sur la manière dont les Etats ont été conquis et sur le mode d'administration de ces Etats.

Pour nous livrer le secret du pouvoir et de sa conquête, Machiavel, partant de l'analyse des Principautés héréditaires dont il nous dit que « la difficulté à les

conserver est moindre »³ en raison de l'habitude que ces principautés ont acquise d'être dirigées par la race de leur Prince initial, s'intéresse aux Principautés nouvelles. La monarchie n'intéresse pas notre auteur, car dans un système de ce genre, il n'y a pas de fluctuations, tout y est stable. Il suffit, pour y régner de ne point bouleverser l'ordre antérieur de fonctionnement du pouvoir.

Ce qui intéresse Machiavel c'est l'extraordinaire bouleversement que peuvent subir d'un moment à l'autre les Principautés mixtes en raison de la tendance naturelle des hommes à vouloir « changer » de maître toutes les fois que la situation de l'Etat l'exige. Pour diriger au mieux ce genre d'Etat, Machiavel propose au Prince une série de règles tirées des divers constats faits d'après l'expérience des principautés nouvelles.

Posant l'ambivalence d'une nature humaine qui ne sait pas toujours ce qu'elle veut, il envisage une méthode qui découle d'un certain nombre d'observations des événements tirés de l'histoire.

Aussi, évoque-t-il un grand nombre de contre-exemples de l'histoire pour poser et résoudre l'équation des Princes. Il n'hésite pas à convoquer le système d'analogie propre aux opérations de logique pour permettre au Prince de saisir la clé du mystère politique.

Ainsi, partant du Roi Louis XII qui conquiert Milan et le perd très vite, il oppose à la figure du Roi déchu, l'excellence et la « Puissance » de Ludovic Sforza.

³ Le Prince, op.cit, p. 291.

Et pour la perte seconde de Milan par le roi Louis XII, Machiavel convoque une série de raisons qu'il rattache à une mauvaise connaissance du territoire conquis due aux divergences de coutumes et à la défaveur de la fortune et de la vertu, deux notions chères que l'on retrouve très souvent chez Machiavel, et que nous expliciterons dans les chapitres ultérieurs.

En effet, Machiavel pense que diriger un Etat nouvellement conquis requiert une intelligence dans la pratique des affaires du Prince. Aussi évoque-t-il le contre-exemple du roi Louis XII, pour montrer toutes les erreurs qu'il faut éviter et les bons conseils à suivre. C'est ainsi que récusant la politique d'exercice de l'autorité à distance du Prince, Machiavel invoque le gouvernement de proximité, car à distance le Prince ne peut être tenu au courant des dangers futurs et pouvoir penser aux représailles, alors que sa proximité avec l'Etat nouvellement conquis lui permet de parer à d'éventuelles menaces.

Le bon Prince pour Machiavel est celui qui, se nourrissant d'exemples passés, tire des déductions légitimes qui lui serviront d'axes de référence pour la bonne pratique de son art.

Ainsi, la figure du syllogisme s'organise chez Machiavel sous la forme de raisonnements et de déductions.

Le Prince doit être un visionnaire, il doit savoir jouer avec toutes les cartes pour triompher des situations difficiles.

Cependant, c'est pour avoir méconnu cet état de fait, que beaucoup de Princes ont finalement perdu leurs territoires, tel Louis XII, qui, en plus d'avoir commis l'erreur première de n'avoir pas résidé dans le territoire qu'il avait conquis en Italie, en commettra une seconde qui fut la cause de sa perte : en effet, il contribuera à agrandir l'influence des grands, c'est à dire les Papes, causant aussitôt son affaiblissement et la haine de ses amis.

Pour avoir ignoré les règles préalablement établies par la logique même des choses, lesquelles règles voudraient qu'un Prince n'élève jamais plus puissant que lui dans son entreprise de conquête, le Roi Louis XII, portant secours à Alexandre pour l'occupation de la Romagne, signa sa propre mort, car l'influence de ce dernier était désormais telle que l'Eglise de ce fait était devenue plus forte.

C'est une évidence que si le roi eût observé les règles de Machiavel il n'eût pas commis la faute de partager le royaume de Naples avec le roi d'Espagne qui, se retrouvant finalement plus fort que Louis XII, contribua à la perte de ce dernier.

Nous notons donc, à ce niveau de notre analyse, qu'il y a une logique interne qui doit toujours guider l'action des Princes, logique dont l'observation par le Prince lui explique ses succès et échecs. Aussi, nous rendons nous compte du fait que toutes les analyses politiques de Machiavel prennent cette démarche purement logique selon laquelle, usant de la méthode de l'induction, il part des événements,

établit des raisonnements par analogie, pour en tirer des déductions qu'il pose à la fin comme principes de base, comme règles ayant une valeur universelle

Et c'est ainsi qu'il parvint à établir l'idée que l'expérience et l'histoire des événements de l'antiquité retiennent comme principe que les territoires ou Etats accoutumés à la personne du Prince régnant avec les grands seigneurs du royaume, sont beaucoup plus difficiles à conquérir car, outre la grandeur du roi, les Grands Seigneurs sont reconnus et aimés avec ferveur des habitants, si bien que le roi et les Seigneurs ont une égale dignité au sein de l'Etat. Qui entreprend de conquérir ces Etats court à sa propre perte, car il n'y suffira pas de taire l'influence des Grands en les exterminant, puisqu'il restera toujours de petits seigneurs mécontents des changements, et qui voudraient revendiquer de nouveaux chefs, comme le firent ceux d'Espagne qui, éprouvant la nostalgie du temps passé, firent douter les romains de la solidité de leur conquête.

Cependant l'excellence de la conduite romaine contribua à taire toute tentative de reconquête du pouvoir par les Espagnols et leurs alliés. En effet, les Romains, suivant avec intelligence et succès les règles tirées de la logique des choses, comprirent qu'il leur fallait passer à l'acte ultime : l'extinction de toute la puissance de l'empire et le rétablissement d'une nouvelle autorité dirigée par les seuls Romains.

La logique est donc présente dans la réflexion autour du pouvoir. Elle sert de guide à l'action, en ce qu'elle constitue la clé de lecture du succès politique. Elle sert de référence à tout Prince désireux de se conserver au pouvoir.

Ainsi, Machiavel, récusant tout déterminisme absolu, analysant l'histoire, épouse la logique comme point de départ, tout en ayant en tête la puissance de la fortune, car le monde est tout aussi bien empreint de circonstances fortuites. Seulement, précise Machiavel, la fortune seule ne suffit pas car elle peut perdre son homme. C'est ainsi que César Borgia, acquérant son royaume par les armées et par la fortune de son père Alexandre VI, n'aura pas su éviter sa perte, car ignorant les règles de la logique des choses qui lui auraient enseigné à utiliser son propre talent, et non à recourir aux armes et à la fortune de son père.

Il eût été plus logique pour César Borgia d'acquérir ses Etats par ses propres armes et par son talent. Cela lui eût permis de se maintenir sans difficulté majeure.

Mais, secondé par une fortune dont il n'était que « tributaire » selon l'expression de Claude Lefort, il contribua logiquement à sa propre perte.

L'art politique exige donc l'intelligence du Prince. C'est ce que comprit François Sforza qui, par l'excellence de ses talents, et par le recours à ses propres forces, « de pauvre capitaine devint duc de Milan »⁴.

Ainsi ce Duc, par sa virtù et ses talents propres - bien qu'il eût connu beaucoup de peine pour escalader les chemins du triomphe -, réussit tant bien que mal à se maintenir à la tête de ses Etats.

⁴ Machiavel, op.cit, p .307.

On voit nettement, à bien analyser les réflexions de Machiavel, combien la logique y tient une large part, et combien la dialectique y est présente, avec toute l'opposition des contre-exemples que le Prince doit savoir unifier au dernier moment pour asseoir sa légitimité future, et permettre à la République d'affirmer sa pleine conscience.

A – UNE VISION PESSIMISTE DE LA NATURE HUMAINE

L'évocation du nom de Machiavel a toujours suscité quelque crainte compte tenu de la portée des analyses du secrétaire Florentin. En effet, comme le souligne à juste titre Toussaint Guiraudet cité par Claude Lefort : « Le nom de Machiavel paraît consacré dans tous les idiomes à rappeler ou même à exprimer les détours et les forfaits de la politique la plus astucieuse, la plus criminelle »⁵.

Qu'est-ce qui fait peur au juste à la seule évocation du nom de Machiavel ?

En vérité Machiavel fait peur en raison du choix délibéré qu'il a fait de concentrer exclusivement ses analyses sur une conception de l'homme tirée du constat de la réalité.

En effet, rejetant les analyses d'un Rousseau ou d'un Hobbes qui, tous deux ont fondé une vision de l'homme reposant exclusivement sur un « présumé métaphysique radical », Machiavel emprunte une voie nouvelle dans la conception de la politique en acceptant d'ouvrir les yeux sur l'homme en situation, c'est-à-dire sur la façon d'être et de faire des hommes.

⁵ LEFORT Claude : Le travail de l'œuvre Machiavel, Gallimard, 1972, p. 73.

Mieux, Robert Redecker dans un article précise que Machiavel attire notre attention sur : « qu'est-ce que l'homme ? Regardez le en situation, observez le dans les intrigues de cabinet, les empoisonnements de banquets, dans l'assaut d'une cité ou bien la défense d'une place forte ».

Ainsi, Machiavel nous convie à un exercice fort difficile qui est celui du regard porté sur une nature humaine écartelée entre ses désirs propres ou principe de plaisir et le principe de réalité que lui oppose l'existence de l'autre.

Avec un examen minutieux de la pratique des affaires politiques qu'il tire de son expérience de secrétaire politique et de diplomate, Machiavel énonce un constat terrible de la nature humaine qui l'amène à asseoir une science de la politique teintée d'amoralisme.

En effet, Machiavel découvre que les hommes, de tout temps, ont été méchants, et que l'histoire de l'antiquité est traversée par cette seule vérité.

De cette vision immobiliste de l'histoire, Machiavel déduit pour le Prince une logique de conduite réputée scandaleuse dans la démarche en ce qu'elle rompt avec l'antique conception d'une politique vue sous l'angle de l'éthique, d'une politique s'articulant à la théologie.

Mais que nous dit au juste le Florentin pour que son fameux Prince soit consacré « bréviaire des méchants » par certains auteurs ?

En réalité, Machiavel, partant de la constatation d'une nature humaine extrêmement versatile, fonde ses analyses sur ce que Kant a appelé « l'insociable sociabilité » des hommes. Qu'est-ce à dire ?

Il s'agit chez Machiavel de poser l'instabilité de l'Homme face aux mécanismes d'exercice et de contrôle du pouvoir.

En effet, constate Machiavel, l'instabilité des régimes n'est que la résultante logique de l'ambivalence des hommes.

Aussi, Machiavel tire cette conclusion qui sert de lecture à l'essence du politique : « les hommes se doivent ou caresser ou occire ».

Ce constat de Machiavel qu'il déduit de l'histoire naturelle de l'humanité pose ce préalable : pour réussir à gouverner, il faut prendre avant tout en compte la dimension ambivalente de l'homme. Cette duplicité de la nature humaine doit pousser le Prince à toujours se tenir prêt pour contourner les multiples pièges auxquels il risque d'être confronté.

En raison de la méchanceté légendaire de l'homme, Machiavel avalise pour le Prince la double conduite du renard et du lion. Qu'est-ce à dire ?

Machiavel pense qu'il est plus minutieux pour un Prince qui veut conserver le pouvoir d'apparaître sous les traits du lion « pour faire peur aux loups » et du

« renard pour connaître les filets ». Ce constat justifie chez Machiavel l'importance de l'opinion du peuple à l'endroit du Prince.

Mais Machiavel n'a pas conseillé aux Princes d'être impitoyables et sans morale, il s'est préoccupé surtout de les prévenir d'une nature humaine ambivalente qui très souvent a tendance à suivre ses passions propres plutôt que l'intérêt général de la communauté à laquelle l'individu appartient.

Parcourant en effet l'histoire et les exemples présents et passés, Machiavel, confortant divers exemples présents ou passés, en arrive à une vision anthropologique très négative qui découle de la nature même des choses, c'est-à-dire de la tendance naturelle de l'homme à incliner vers ses propres désirs et ce, au détriment de ceux de ses semblables. Et Machiavel d'évoquer la méchanceté humaine pour inciter le Prince à prendre toutes ses dispositions afin de contourner le piège qui pourrait lui faire perdre sa puissance et son autorité. Et il ne lésine nullement sur les termes pour nous faire voir combien son analyse reste objective. En effet, il affirme très nettement et avec une certaine dureté de ton : « Si les hommes étaient tous gens de bien, mon précepte serait nul ».⁶

Il faut dire que si le machiavélisme blesse, c'est parce qu'au delà de Machiavel, il interroge directement notre « moi » profond avec ses désirs et ses volitions intimes pour parler comme Spinoza, c'est parce qu'en définitive, il

⁶ Machiavel, op. cit., p. 342.

interroge la vérité intime de notre être, vérité que Machiavel découvre et dévoile au grand dam d'une humanité hypocrite.

Et c'est pour ces raisons ci-dessus évoquées que Machiavel attire l'attention du Prince sur la personne des sujets qu'il dirige et sur les moyens à employer ; et des moyens, Machiavel ne spécifie pas à proprement parler, car pour lui, les moyens à utiliser par le Prince pour maintenir ses Etats et réussir à se conserver lui-même « seront toujours estimés honorables et loués de chacun »⁷. Et, chose plus dure encore, il continue sa pensée en évoquant la naïveté et le malheur des hommes : « car le vulgaire ne juge que de ce qu'il voit et de ce qui advient ; or en ce monde il n'y a que le vulgaire, et le petit nombre ne compte point, quand le grand nombre a de quoi s'appuyer »⁸

Ainsi, la vision pessimiste de la nature humaine découle du constat de Machiavel et constitue un axe de référence pour les Princes dans le souci d'une meilleure application de l'autorité. En fait cette vision anthropologique pessimiste entre dans le cadre de la logique qui découle de la nature des choses, et qui voudrait que le Prince gouverne sans difficulté ni menace pouvant conduire à la perte du pouvoir.

Machiavel conseille en effet au Prince de se méfier de l'humanité du fait de son inhumanité. Autrement dit, puisque personne n'aime personne, le Prince doit apprendre à n'être pas bon, en gardant toutes les apparences de la bonté. D'où une

⁷ Op. cit., p. 343.

⁸ Ibidem.

situation de mise en scène permanente au sein de la société. Nous le verrons en détail dans les chapitres ultérieurs de ce travail.

La méchanceté des hommes les oblige en outre, selon Machiavel à placer leurs intérêts propres avant la vie de leur propre père, ce qu'il signale très nettement à travers ce passage du Prince : « les hommes oublient plus tôt la mort de leur père que la perte de leur patrimoine »⁹. Il n'y a donc que la morale de l'intérêt qui régit les rapports entre humains.

Le Prince doit aussi selon Machiavel, être toujours prêt pour l'action c'est-à-dire agir vigoureusement pour arrêter l'ambition dévorante des passions des humains.

Pour réussir dans l'établissement d'un régime institutionnel stable, le Prince doit savoir résoudre l'équation terrible de la nature humaine et chercher à la surmonter, c'est à dire à la dominer par un ensemble de stratégies.

B - LE TRIOMPHE DE LA « NECESSITE »

En évoquant le thème de la « logique de l'action politique chez Machiavel », nous sentions déjà en filigrane, rien qu'à entendre le mot « logique », la pertinence d'une démarche rigoureuse qui entre dans le cadre d'une meilleure gestion de l'appareil étatique et d'un contrôle sans faille des affaires de la cité par les dirigeants.

⁹ Machiavel, op. cit., pp. 339-340.

Dans cette perspective, la notion de « nécessité » est de fait admise, si l'on garde en tête la vision anthropologique négative de Machiavel.

En d'autres termes, puisque Machiavel pose comme prémisse majeure le fait que tous les hommes sont mauvais, pire encore, puisqu'il dit parlant des hommes au chapitre XVII du Prince : « qu'ils sont ingrats, changeants, dissimulés, ennemis du danger, avides de gagner, tant que tu leur fais du bien, ils sont tout à toi, ils t'offrent leur sans, leurs biens, leurs vie et leurs enfants [...], quand le besoin est futur, mais quand il approche, ils se dérobent. Et le Prince qui s'est fondé sur leurs paroles, se trouve tout nu d'autres préparatifs, il est perdu », ¹⁰ il déduit nécessairement de cette vision noire de l'homme, l'urgence d'une attitude à adopter par chaque Prince pour contrôler l'appareil de l'Etat et freiner la passion effrénée des humains.

La méthode de Machiavel découle d'un ensemble de processus qui procèdent de la force de choses, c'est-à-dire de la nécessité que subsume le principe de conservation du pouvoir par le Prince.

Aussi, Claude Lefort note t-il à ce propos : « A en croire Von Muralt l'objectif de Machiavel est en premier lieu de circonscrire et de faire connaître un ordre d'actions régi par la nécessité » ¹¹.

Face à la méchanceté humaine, l'urgence d'une morale princière propre est à convoquer, qui découle de la stricte nécessité de la conservation des Etats par le Prince et partant, de sa survie propre. On note à ce stade de notre analyse,

¹⁰ Machiavel, op. cit., chap. XVII, p. 339.

¹¹ LEFORT Claude, op.cit, chap. VI, p. 222.

l'émergence d'une « autonomie » du politique selon l'expression de Marcel Lamy qui pose l'idée d'une « logique » propre de l'action politique qui découle du principe de conservation du pouvoir et qui permet d'affirmer que « tout problème politique ne se pose et ne se résout qu'en termes politiques »¹².

Ici, l'autonomie du politique s'inscrit dans le cadre de la nécessité où se trouve le Prince d'user d'une méthode propre à lui assurer l'obéissance des hommes qu'il dirige. C'est à cette étape de notre étude que surgit tout ce qu'on a pu désigner sous les noms d'amoralisme, de perfidie et de cynisme de Machiavel, et dont la réalité s'inscrivait dans le cadre d'une pure logique de l'action politique.

Si Machiavel laïcise la politique en lui donnant un espace propre - en l'occurrence la réalité sensible –, rejetant par là la conception utopiste de la politique héritée de la tradition classique avec Platon et Cicéron, il est tout à fait normal qu'il puisse trouver une nouvelle clé de lecture à la politique qu'il conçoit désormais. Qu'est ce à dire ? Sinon que la politique se lit et se dit autrement avec le Florentin.

A la conception platonicienne de l'exigence du concept de justice comme condition fondamentale à la constitution de la cité idéale, cité dans laquelle le philosophe seul serait roi, Machiavel oppose une cité terrestre menacée par l'ambition effrénée des appétits égoïstes de l'homme.

¹² LAMY Marcel, in Revue de l'Enseignement Philosophique, Avril -Mai 1980, p. 22.

L'on comprend dès lors que la seule solution à tirer de cet état de fait pour le Florentin soit celle qui assurerait une pérennité au règne des Princes, et ce, jusqu'au mépris de toute considération d'ordre moral au sens propre du terme.

Ainsi, la seule morale qui prime pour le Prince est, selon Machiavel celle que commande la nécessité en vue de l'affirmation de l'intérêt personnel des dirigeants. C'est cette idée qu'Andréas Lang évoque dans cette réflexion-ci : « Le phénomène politique ne peut être étudié dans sa vérité effective que par une méditation sur l'irréductibilité du mal »¹³. L'on entrevoit à travers cette réflexion l'obligation de recourir à la nécessité en vue de la constitution et de la sauvegarde des Etats.

Ainsi, la nécessité seule doit régir les actions des Princes et non le recours à la vertu, puisque les hommes, méchants par nature ont l'avidité tendance à vouloir empiéter sur les attributions de l'autre. Aussi est-il nécessaire au Prince d'apprendre à n'être pas bon et à user de tous les vices nécessaires aptes à lui rendre son règne sans partage aucun. Pour cela, l'évocation de la figure de César Borgia arrive à son heure pour légitimer le recours au principe de nécessité dans le cadre du fondement de l'autorité politique. En effet, Borgia, outre qu'il rappelle le cynisme et la perfidie de la lecture politique de Machiavel, n'en évoque pas moins la pratique intelligente des vertus et vices dignes des bons Princes. C'est ce qui fait toujours dire à Andréas Lang : « Si l'éloge de Borgia par Machiavel a longtemps paru coupable, d'un aloi à la fois suspect et éminemment malfaisant, c'est parce que le nom de Borgia charrie non seulement la représentation d'une pratique politique pervertie par un cynisme amoralisme, mais aussi l'idée d'une alliance diabolique de la force et de la fraude au service d'une ambition personnelle. »¹⁴

¹³ LANG Andréas, « le César Borgia de Machiavel ou l'Ecole de la nécessité », www.google.fr.

¹⁴ LANG Andréas, op. cit.

En fait, le triomphe de la nécessité se donne à lire comme l'aboutissement, la résultante logique qui sert de « lieu théorique »- pour parler comme Andréas Lang- à la réflexion politique de Machiavel. En d'autres termes, seul le concept de « nécessité » rend légitime « l'instance machiavélique »¹⁵ à travers l'idée de prudence à laquelle tout Prince doit être tenu.

Aussi, la nécessité est-elle sous-tendue par la contrainte où se trouvent certains Princes, dans l'exercice de leur art, à recourir à certaines pratiques que l'éthique rejette, mais que le réalisme politique accueille sans restrictions, car découlant de la logique même des choses.

Ainsi la figure de Borgia représente t-elle pour Machiavel la légitimation de la nécessité et son triomphe, dans la mesure où Borgia, commettant le crime infâme de faire exécuter publiquement son expéditif Rémy d'Orque, s'est trouvé dans la nécessité d'arrêter la puissance de son ancien envoyé lors d'un spectacle effroyable. Borgia fait exécuter le tyran pour qu'en plus du rachat du mal, le peuple sente à son tour la nécessité d'instituer un ordre politique, ce qui lui rappelle d'ailleurs son état d'impuissance face à la tyrannie de quelque particulier. De fait, Borgia, par l'exécution publique de son envoyé qui lui aura servi de bouc- émissaire, fait plus que rendre justice à son peuple, puisqu'il affirme par là toute son ambition de diriger seul, et du coup, pose les premiers jalons en vue de la naissance d'un Etat débarrassé de la tyrannie.

¹⁵ LANG Andréas, op. cit.

CHAPITRE II : A LA RECHERCHE DES INVARIANTS

Si comme il l'écrit dans une magnifique lettre adressée à son ami Francesco Vettori¹⁶ Machiavel interroge le passé des hommes pour asseoir la théorie de la souveraineté, c'est qu'il perçoit à travers les événements que lui révèlent sa lecture de l'histoire de l'Antiquité et son expérience « d'observateur des grands de ce monde », une nette circularité entre le passé et le présent, comme si les événements se déroulaient dans un ordre cyclique.

Machiavel, évoquant dès le début des Discours l'excellence de la constitution de la ville de Rome depuis son origine, semble vouloir inciter ses contemporains à retourner s'abreuver dans le puits de l'histoire de l'Antiquité car, selon lui, elle seule nous fournit des exemples à suivre. On semble, à partir de cette invite de Machiavel à scruter les événements du passé, lire une sorte de recommencement cyclique, une sorte de « loi d'anacyclosis » pour reprendre Polybe. Cette loi donne à lire le présent en remontant loin dans le passé des hommes, et inversement à voir le passé dans la trame des événements présents. (Ce même processus est repris dans l'étude d'Andréas Lang¹⁷ sur Machiavel).

On peut à ce stade de notre réflexion nous interroger sur ce point précis : est ce que, en proposant une remontée aux origines pour asseoir une théorie de la souveraineté, Machiavel n'affirme pas par là ce que Paul Valadier nomme la « fragilité du politique », pour parler de cet ordre de finitude qui installe finalement une morale stoïcienne ?

¹⁶ Lettre du 10 décembre 1513 de Nicolas Machiavel à Francesco Vettori, Oeuvres complètes, p. 1436.

¹⁷ LANG Andréas, « La part maudite du politique chez Machiavel ou le retour aux origines », www.google.fr.

A dire vrai, Machiavel reste loin de cette perspective si l'on sait qu'il n'évoque le passé des hommes que pour mieux chercher la raison des événements, ou pour parler comme Marcel Lamy la « raison des effets », le pourquoi des événements.

Aussi la recherche des « invariants » ne représente-t-elle pour Machiavel qu'une nécessité de méthode, ceci pour servir à asseoir une politique du présent. Et c'est en ce sens qu'Hannah Arendt note : « Le présent éclaire son propre passé »¹⁸.

C'est ainsi qu'interrogeant le passé des hommes, sur les mobiles des actions de ces derniers, c'est-à-dire sur le secret de leur gloire ou de leur perte, il découvre, surpris, que l'histoire lui répond. C'est compte tenu de cette réponse que Machiavel élabore une science du pouvoir, reconnaissant toutefois, dès l'avant-propos du livre premier des Discours sur la première décade de Tite Live : « Pour gouverner un royaume, organiser une armée, conduire une guerre, dispenser la justice, accroître son empire, on ne trouve ni prince, ni république, ni capitaine, ni citoyen, qui ait recours aux exemples de l'Antiquité. »¹⁹

C'est cette méconnaissance de l'Antiquité qui fait que finalement « les hommes se font purs spectateurs de la scène du passé sans imaginer que l'histoire qui s'y jouait leur parle de la leur propre »²⁰.

¹⁸ ARENDT Hannah, Compréhension et politique, Esprit, juin 1980, p. 76, repris dans La nature du totalitarisme, Paris Payot, 1989.

¹⁹ Machiavel, Discours sur la première décade de Tite-live, Livre I, p 378

²⁰ LEFORT Claude, op-cit, p. 454

Selon Machiavel- et nous l'avons précisé dès le début de ce travail-, pour comprendre le succès du politique, il convient d'opérer une nette circularité entre les événements de l'Antiquité et ceux du présent pour pouvoir lire aux travers des contre-exemple de l'histoire le non-dit du discours.

Machiavel insiste sur le récit du déroulement séquentiel de l'histoire pour mieux nous permettre d'observer avec lui que l'histoire de l'humanité, comme nous l'avons déjà évoqué, est restée immobile dans la mesure où l'humanité elle-même est restée intacte dans son essence.

En effet, note Machiavel, les hommes n'ont pas changé. Ils sont restés les mêmes, qui font les mêmes choses en tous temps et obtiennent de ce fait les mêmes résultats.

L'invariable de l'histoire s'inscrit donc justement dans la constance des traits que révèle l'humanité.

A partir de ce constat, Machiavel propose une attitude pour le Prince : se saisir de la réalité de l'histoire pour rechercher la vérité.

A - LA METHODE EFFECTIVE

« Si seulement on lisait Le Prince, on verrait que les quinze années que j'ai vouées au soin des affaires de l'Etat, je ne les ai ni dormies ni jouées »²¹

²¹ MACHIAVEL, op-cit, p 1437

Ce rappel à la conscience de ses contemporains que Machiavel évoque dans une lettre à Francesco Vettori exprime la longue expérience du grand Secrétaire Florentin dans la pratique des affaires. Aussi devons-nous nous interroger sur une chose : est-ce que l'expérience seule fonde une meilleure connaissance apte à asseoir une science de la politique pour Machiavel ?

Ce qui est nouveau avec Machiavel, et qui a contribué à faire de lui l'inventeur de la science politique moderne, c'est que au contraire de la tradition classique et contemplative qui recherchait dans un ciel intelligible des modèles de gouvernement aptes à la constitution d'une cité idéale où régnerait le concept du souverain-bien ²², le secrétaire Florentin inaugure une ère nouvelle dans la conception de la politique : « je n'ignore pas que le naturel envieux des hommes, rend toute découverte [aussi] périlleuse pour son auteur [que l'est pour le navigateur la recherche des eaux et des terres inconnues] »²³

Cette affirmation de principe annonce la rupture avec la tradition scolastique antérieure à Machiavel et évoque dans son principe même toute la difficulté de l'entreprise machiavélienne à vouloir édicter une règle politique applicable par tous les Princes.

Aussi, l'entreprise machiavélienne d'une science de la politique reste difficile eu égard au fait que le Florentin se propose de partir de la réalité des « faits » tirés de l'histoire, pour parvenir aux « effets ». Qu'est-ce à dire ?

²² Voir *De Officiis* de Cicéron, Paris, Garnier 1933.

²³ Machiavel, *op cit*, p 377

Pour être plus précis, Machiavel part de la réalité de l'histoire : qu'est-ce qui s'est passé ? pour aboutir logiquement à cette interrogation : qu'est-ce qui en a découlé ? Ce résultat énonce l'attitude intellectuelle du dirigeant face aux événements passés.

Autrement dit, il s'agit de faire comprendre la « raison des choses ».

Machiavel épouse le réel historique pour chercher le pourquoi des événements, ce qui lui permettra d'écrire une nouvelle histoire de la politique. A cet effet, nous notons toute la difficulté de rechercher la vérité, car justement la recherche de la vérité implique nécessairement l'aveu des « choses in verità », selon l'expression de Jean Claude Zancarini qui, dans un de ses articles note : « Cela implique nécessairement de ne pas penser à partir de « ce qui a été imaginé », de ne pas fonder ses analyses sur les textes antérieurs, de prendre en compte « la façon dont on vit et non celle dont il faudrait vivre ». Cela définit une politique de l'expérience, du « discernement ». » Cette affirmation de Zancarini légitime cette « autre pensée de François Guichardin : « Pour connaître quelle espèce de gouvernement est plus ou moins bonne, il ne faut, considérer en substance rien d'autre que ses effets »²⁴.

²⁴ GUICHARDIN François, Dialogue sur la façon de régir Florence, « Ecrits politiques », Jean Louis Fournel et Jean Claude Zancarini, Paris, PUF 1997

Partant de la réalité propre aux affaires, Machiavel retrouve des exemples pratiques de conduite de certaines cités qui ont contribué à la réussite ou à l'échec de leur constitution. Et à partir de ces exemples Machiavel opère des calculs de régularités et en arrive à des conclusions qu'il fondera comme principes essentiels.

Rejetant le déterminisme propre aux anciens qui eux, voyaient en la fortune « une puissance supérieure aux dieux mêmes », et qui resterait présente en l'homme comme une malédiction à laquelle il ne puisse trouver aucun remède, Machiavel oppose à cette situation fataliste et passive l'action; autrement dit, Machiavel évoque la nécessité dans laquelle se trouvent les hommes de maîtriser les événements, « d'agir contre la nature » en « battant la fortune. »

Selon Machiavel, la conception classique de l'humain vient de ce que les anciens voyaient la nature humaine telle qu'elle devrait être pour garantir le bien-être de toute la cité, et non telle qu'elle se révèle dans sa réalité effective.

Machiavel évoque des exemples tirés de l'histoire pour rester dans la logique de son analyse. Aussi divulgue t-il le secret de la réussite de l'entreprise de certains tyrans que le monde a connus, réussite que ces derniers doivent à la pertinence de leurs procédés tactiques.

En effet, il est vrai qu'un tyran comme Agathocle de Syracuse ne se serait jamais hissé au pouvoir sans auparavant avoir imaginé tous les moyens exceptionnels avec lesquels il devait compter pour asseoir son règne.

En effet, parvenu au pouvoir d'une manière scélérate, issu de la plus vile et basse condition -puisque né d'un potier-, Agathocle sut avec intelligence gravir tous les échelons de l'excellence, par le crime, instrument nécessaire à son entreprise de domination de Syracuse.

En fait, le secret du long règne sans partage d'Agathocle est lié à sa grande intelligence, ce qui lui permit de faire l'économie de cruautés en dosant très subtilement ruse et violence pour imposer un ordre à Syracuse. Aussi Agathocle n'hésite t-il pas « à trahir ses amis », « punir ses ennemis », pour pouvoir assurer la souveraineté tout seul.

Nous voyons donc que l'évocation de certains exemples comme celui d'Agathocle, sert de règle effective à Machiavel pour montrer aux hommes que le succès de la politique se lit à travers l'action des hommes.

Machiavel, au contraire des anciens qui maintenaient les hommes dans une pure contemplation du réel divulgue, à travers la méthode effective, le secret de la puissance de l'autorité. Qu'un homme comme Oliveretto Da Fermo puisse parvenir à ses desseins en assassinant son oncle Fogliani au cours d'une mise en scène par lui-même organisée, et se rendre par là, maître de tout Fermo, présume de la grande intelligence du Prince et de son esprit cynique et perfide.

En fait toute la réflexion de Machiavel est gouvernée par une logique interne à l'action et qui permet aux Princes de pouvoir asseoir une théorie immuable en vue de la constitution de la cité.

B – LE TRIOMPHE DE L'ART POLITIQUE

En nous proposant comme modèles de grandes figures historiques qui eurent comme spécificité d'avoir su tenir les rênes du pouvoir par des moyens jugés quelquefois trop inhumains, Machiavel reste dans la logique de la nécessité qui pousse les politiques à recourir au mal comme seule arme devant mener à leur succès : conquérir et conserver le pouvoir. En ce sens, Guichardin note : « L'Etat et le commandement ne sont rien d'autre qu'une violence sur les sujets, voilée chez certains sous quelque justification honnête ».²⁵

Ainsi, la politique étant d'abord définie comme « l'art de diriger », ou plus exactement une stratégie de conduite dans l'exercice de l'autorité, l'on déduit à partir de ce présupposé que l'enjeu qui se déploie dans le domaine politique reste de taille.

Ainsi, pour ceux-là qui l'ont compris, la politique reste un métier qui est interdit aux amateurs. Seuls les professionnels -fussent-ils par ailleurs mauvais- sont conviés à ce jeu d'échec.

²⁵ GUICHARDIN François, *Discours de Logroño*, Introduction, post face et note par Jean Louis FOURNEL et Jean Claude ZANCARINI, PUF, « Fondement de la politique », Paris, 1997, p. 58.

Et des professionnels, Machiavel en évoque, n'hésitant pas à recourir à des exemples de dirigeants qui ont marqué l'histoire par leur courage, leur cynisme et leur intelligence. C'est ainsi que l'évocation de certaines figures comme César Borgia, Agathocle, Tyran de Syracuse, et Oliveretto, tyran de Fermo sert de référence à Machiavel pour l'explication du succès de la stratégie des Princes.

En définitive - et on le sent nettement à travers ses écrits de politique-, Machiavel fait appel à des exemples d'hommes politiques pour nous permettre de mieux lire le secret du mystère de la pratique intelligente de l'autorité.

Le triomphe de l'art politique reste donc assujetti à certaines règles de conduite que devront désormais observer tous les Princes qui veulent se maintenir au pouvoir sans heurts, selon Machiavel.

Puisque l'art politique obéit à un calcul, et que ce calcul reste soumis à la nécessité que récuse parfois la morale, nous comprenons qu'avec Machiavel la politique se lise autrement, car ce qui importe c'est le résultat, et les moyens seront toujours jugés bons.

Aussi comprenons-nous parfaitement pourquoi, de tous les exemples qu'il a soulevés dans ses écrits, le personnage de Borgia demeure la figure centrale de toute entreprise de lecture du phénomène politique pour Machiavel. C'est parce qu'au-delà de la cruauté et de la perfidie qui le caractérisent, le DUC reste pour le Florentin l'incarnation de la « stature du politique » (la vertu). Ainsi, quoique (dans

le cadre de la conquête du pouvoir) l'exemple de Borgia ne se révèle pas être le meilleur pour tout Prince- puisqu'il dut ses conquêtes à la faveur de la fortune de son père et non à la sienne propre-, il n'en demeure pas moins que le DUC incarne (du point de vue de l'exercice de l'autorité) la figure du dirigeant intelligent et rusé, sachant tourner les circonstances en sa faveur, c'est à dire « exploiter les situations dont il n'était pas le maître »²⁶

A bien analyser les actions de Borgia, nous nous rendons compte du fait que toute la logique de l'action de ce Duc est commandée par la stricte nécessité qui chez lui se dessine sous les traits d'une cruauté qui reste calculée et non d'une cruauté encline à une pure barbarie. Autrement dit, le succès de la politique de Borgia est lié entre autres à une extraordinaire capacité de « dosage subtil » du bien et du mal, ce qui fonde chez Machiavel l'idée d'une violence restauratrice qui est l'opposé de la « violence qui ruine »²⁷. Borgia demeure l'exemple du dirigeant intelligent en ce qu'il nous livre à travers ses actions le secret de la « realpolitik ».

Ce qui est important à noter chez la personne de ce Duc, c'est cette admirable maîtrise de la psychologie humaine qui lui révèle le type de conduite à adopter pour mieux dominer son peuple. Borgia séduit parce qu'il reste toujours le maître du jeu, parce qu'il fait dépendre la volonté de ses sujets de sa propre volonté.

²⁶ ROUSSEAU Claude, op. cit., p. 28.

²⁷ Machiavel, op. cit., p. 405.

Et c'est ainsi qu'on le voit faire condamner publiquement Rémy d'Orque au nom de la délivrance de son peuple, quand bien même celui-ci demeure son propre envoyé et qui par ailleurs agissait sous ses directives.

Aussi, conscient que le temps était venu de calmer les ardeurs de son ministre ainsi que de freiner toute ambition de ce dernier, Borgia sut-il manœuvrer habilement l'élimination de Rémy d'Orque, suscitant par la même occasion l'amour et la confiance de son peuple.

Agathocle de Syracuse se conduisit de même que Borgia, usant de la tyrannie pour se maintenir dans ses Etats, n'hésitant pas à trahir ses amis, et appliquant le mal jusque dans ses excès et « par nécessité de sa sûreté ²⁸» future.

C'est ainsi que Jean Bodin, dans la mouvance des idées de Machiavel affirme : « Il n'est pas si aisé à juger quand un prince tient quelque chose d'un bon roi et d'un tyran. Le temps, les lieux, les personnes, les occasions qui se présentent, contraignent souvent les princes à faire choses qui semblent tyranniques aux uns et louables aux autres. »²⁹

²⁸ Op. cit, p.316.

²⁹ BODIN Jean, Les Six Livres de la République, Tome II, 4, publié en 1583.

**DEUXIEME PARTIE :
LES MODALITES DE L'ACTION
MATERIELLE DES PRINCES**

En proposant de réfléchir sur comment les Républiques peuvent se gouverner, Machiavel reste dans sa logique « d'enquête sur le pouvoir », ³⁰ pour parler comme Roger Gérard Schwarzenberg. A cette interrogation, la « realpolitik » répond à Machiavel, en lui dévoilant la face cachée du pouvoir que subsument les diverses intrigues qui se nouent au sein de la souveraineté.

Ainsi, pour la première fois et sous la plume de Machiavel, la politique se révèle sous sa véritable nature qui elle, reste liée à l'art de diriger une cité par n'importe quel moyen, le but étant de parvenir à ce stade suprême : se conserver au pouvoir.

Cependant, si l'intention dernière de tout dirigeant rejoint ce désir de pérenniser son règne, il est de fait établi que le pouvoir obéit à un certain nombre de modalités d'action en vue d'assurer pour tout Prince une meilleure représentativité.

C'est ainsi qu'évoquant les divers modes d'acquisition du pouvoir et de son maintien, Machiavel accorde une large part à l'étude de la violence qui chez lui, se dévoile sous l'idée d'une apologie de la puissance.

En effet, en se décidant à écrire un Art de la guerre, (après avoir écrit au préalable son fameux Prince, dédié à Julien de Médicis pour l'inciter à prendre les armes et à délivrer l'Italie de la domination française et espagnole), Machiavel suit une logique de conduite devant le mener à asseoir une théorie de la violence comme arme devant quelquefois conduire à la prise du pouvoir et à son maintien par la même occasion.

³⁰ SCHWARTZENBERG R. Gérard, Sociologie Politique, Ed. Montchrestien, Paris, 1998, p. 2.

La guerre est donc pour Machiavel une entreprise nécessaire, et l'on ne s'étonne guère qu'il perçoit l'armée comme étant une sorte de régulateur de la cité, car seule l'armée demeure en définitive pour lui la grandeur de toute République. L'armée, pour rejoindre les propos de Marcel Lamy, demeure « l'épure de la cité machiavélienne »³¹

Aussi, bien que Machiavel fasse état de lois nécessaires au bon maintien de toute cité, il n'en demeure pas moins qu'il accorde plus de crédit aux armes qui, selon lui, restent le meilleur garant de l'ordre, puisqu'elles seules inspirent en définitive aux gouvernés la crainte de ceux-là qui les dirigent, et renforce le crédit des gouvernants par la même occasion.

Aussi étudierons-nous dans cette partie le thème de la violence comme principe essentiel qui entre dans le cadre de la logique de l'action politique chez Machiavel.

³¹ LAMY Marcel, op. cit., p. 31.

CHAPITRE I : LA VIOLENCE OU LE REGNE DE LA PUISSANCE MILITAIRE

« Les Principaux fondements qu'aient tous Etats, aussi bien les nouveaux que les anciens et les mixtes, sont les bonnes lois et bonnes armes. Et comme il n'est possible d'avoir de bonnes lois là où les forces ne valent rien, et que si les armes sont bonnes, il est aussi bien raisonnable que les lois y soient bonnes, je laisserai de parler des lois et traiterai des armes »³².

Cette affirmation de principe qui se donne à lire sous la figure d'une déduction logique, voire d'une inférence plus précisément, rend compte de toute la clairvoyance de l'auteur du Prince dans son désir de nous informer sur la meilleure manière de diriger une cité.

Ici la prémisse majeure se lit à travers un constat des divers fondements sur lesquels sont bâtis les Etats. Et à ce constat qui nous livre l'existence de bonnes lois et de bonnes armes pour principes fondamentaux de fonctionnement des cités, Machiavel -partant de sa propre logique d'analyse-, admet en définitive que les armes représentent le seul remède apte à garantir le statut d'Etat viable pour tout régime.

Sur la base du syllogisme, Machiavel établit un raisonnement qui le pousse à attribuer presque à la violence la clé du succès politique. Aussi évoque t-il dans certains passages de son œuvre son amour du service militaire pour inciter le

³² Machiavel, op. cit., p. 324-325.

citoyen à reconsidérer la grandeur des armes. C'est ainsi que dans la lettre préface à L'Art de la guerre, adressée à Lorenzo de Filippo Strozzi, il n'hésite pas à dire : « Tous les arts que l'on ordonne en une cité pour le bien commun des hommes, toutes les institutions qu'on y fonde pour y faire régner la crainte de Dieu et des lois, ne serviraient de rien si l'on ne créait aussi des armes pour les défendre, lesquelles, si elles son bien réglées, puissent sauvegarder ces institutions, même plus au moins dérégées ». ³³

Ces propos de Machiavel témoignent du caractère belliciste de la réflexion politique et en appellent à cette autre idée affirmée par le Général De Gaulle dans son ouvrage Vers l'Armée de métier : « la force reste plus nécessaire que jamais aux nations qui veulent vivre. [...] Le corps militaire est l'expression la plus complète de l'esprit d'une société » ³⁴.

A ce point de notre analyse, nous percevons combien l'armée demeure un régulateur de l'ordre public, qui freine l'ambition du peuple par la crainte que suscite le Prince.

L'armée renvoie chez Machiavel à la crainte de l'autorité, à la majesté de l'Etat. Et l'on comprend qu'il loue la force jusque dans ses excès, dans cette affirmation tirée des Histoires Florentines : « Il faut donc employer la force quand l'occasion s'en présente, et la fortune ne peut nous en présenter une meilleure : la cité divisée, la Seigneurie hésitante, les magistrats effrayés, et cela au point qu'il est

³³ Machiavel, L'Art de la guerre, Œuvres Complètes, Pléiade, 1952, p. 732.

³⁴ DE GAULLE Charles, Vers l'armée de métier, Plon, Chap. III, p. 251.

aisé de les écraser avant qu'ils se soient ressaisis et rassemblés ; après quoi nous nous trouverons maîtres de la cité, soit totalement, soit en assez grande partie pour pouvoir, je ne dis pas être amnistiés de nos excès passés, mais menacer nos concitoyens de leur en faire voir bien d'autres. Je confesse qu'un tel parti est audacieux, périlleux, mais dès que la nécessité presse, l'audace devient sagesse, et jamais dans les circonstances graves, les hommes de cœur ne se sont souciés du péril .»³⁵

Cette réflexion démontre encore une fois combien la violence reste plus que jamais nécessaire à la constitution et à la sauvegarde des cités.

Cependant, il convient de préciser que Machiavel opère une nette distinction à l'intérieur de la notion classique de violence, dans la mesure où il précise lui-même au chapitre IX des Discours « Ce n'est pas la violence qui restaure, mais la violence qui ruine qu'il faut condamner ».³⁶

Cette idée de Machiavel énonce une politique de la violence qui lui permet de légitimer certains actes ignobles accomplis par de grands hommes, ceci du fait du résultat obtenu.

La violence est perçue chez Machiavel comme étant liée à la nécessité dans laquelle se trouvent les Princes soucieux de l'efficacité de leur régime, et de leur triomphe dernier que consacre l'établissement de la République.

³⁵ Machiavel, Histoires Florentines, Œuvres Complètes, Pléiade, 1952, p. 1090.

³⁶ Machiavel, op. cit., p. 405

Nous comprenons donc que dans le cadre de l'étude de la logique de l'action politique, Machiavel fasse appel à la violence à travers les louanges qu'il fait de l'exercice militaire.

Cependant, la violence n'apparaît pas chez le Florentin comme une condition sine qua non pour le succès du politique. A bien comprendre Machiavel, nous dirons que le recours à la violence sonne chez lui comme une sorte de « fatalité du pouvoir » pour parler comme Mr. Mamoussé DIAGNE.

Aussi, un bon Prince doit-il toujours se préparer à cette « fatalité du pouvoir » en apprenant le maniement des armes, c'est -à- dire l'exercice de la guerre qui, elle, demeure « la loi universelle »³⁷ de la politique, selon l'expression de Marcel LAMY.

Cependant, l'exercice de la guerre étant jugé très difficile, Machiavel n'en recommande pas moins aux soldats l'observance de tous les moindres détails. C'est ainsi qu'il affirme au chapitre VI de L'Art de la guerre, s'adressant aux « gens de guerre » : « Quels que soient le choix et les armes d'un soldat, ses exercices doivent être le principal objet de vos soins, sinon vous n'en tirerez aucun parti utile. Il faut les considérer sous trois aspects : il faut rendre le soldat plus endurant, plus rapide, plus adroit ; puis lui apprendre à manier ses armes ; enfin l'instruire à conserver ses rangs, soit dans la marche, soit au camp, soit en combattant »³⁸

³⁷ ROUSSEAU Claude, op. Cit., p. 31.

³⁸ Machiavel, op. cit., p. 766.

Cette idée dévoile le secret de la force militaire, laquelle force est par ailleurs gage de la grandeur et de la puissance de l'Etat. Et à cette étape de notre analyse, nous conviendrons avec Von Treitschke qui proclame dans son ouvrage intitulé Politik : « Ce sera l'honneur permanent de Machiavel d'avoir donné à l'Etat son propre fondement [...], d'avoir montré le premier que l'Etat, c'est la puissance[...]. Les conséquences de cette affirmation sont considérables. Elle est la vérité et ceux qui n'osent pas la regarder en face feraient mieux de ne pas s'occuper de politique. Nous ne devons jamais oublier ce dont nous sommes redevables à Machiavel pour cela .»³⁹

Ainsi, pour Machiavel, la politique reste assujettie à certaines règles qui apparaissent comme étant nécessaires eu égard à la logique interne à laquelle obéit toute entreprise de conquête et de conservation du pouvoir. De ces règles, Machiavel distingue l'entreprise guerrière, comme élément premier de consolidation de la valeur des Etats.

L'on comprend aisément, à cette étape de notre analyse, que Machiavel ne tarisse pas d'éloges en parlant de la ville de Rome, laquelle eut dès ses débuts, une armée bien organisée sous la direction d'un chef charismatique en la personne de Manlius qui sut réhabiliter la cité romaine en y imposant une rigoureuse discipline militaire. Signalons cependant que le bon modèle de chef pour Machiavel demeure Valérius.

³⁹ Sur Von TREITSCHKE, voir cours de Mamoussé DIAGNE, 2002-2003.

En effet, Valérius, à ses qualités de valeureux soldat, sut associer une bonté qui lui valut l'estime et l'amour de son peuple. Ce qui, selon Machiavel, est une qualité primordiale qui renforce le prestige du Prince.

Cependant il note à la fin de sa réflexion du chapitre XXII un alliage du positif et du négatif qu'il constate chez ces deux hommes, du point de vue de leurs natures respectives et qui pourrait expliquer le succès ou l'échec de leur politique. Cette analyse nous conforte davantage dans l'idée que Machiavel se livre tout au long de ses réflexions à un calcul très objectif auquel obéit le succès de la politique et ce, en partant de données purement empiriques.

C'est ainsi que pour légitimer l'usage de la violence, il part d'exemples tirés de l'histoire, pose des prémisses qui parfois sont en porte-à-faux par rapport au réel, en raison de leur caractère exagéré, pour asseoir ce que M. Mamoussé DIAGNE appelle « la logique prédictive de la catastrophe ». Aussi la théorie et l'action se trouvent-elles comme imbriquées pour donner une science moderne de la politique qui tranche avec la traditionnelle conception qu'en avaient les anciens. C'est en sens que nous pouvons comprendre cette analyse de Claude Lefort : « Le théoricien paraît embrasser l'histoire dans toute son étendue ; dans son champ de représentation tombent toutes les conjonctures, toutes les combinaisons de rapport de force, tous les statuts possibles de l'acteur ; ainsi s'élève-t-il à l'idée d'un calcul universel, tandis que le Prince, alors même qu'il résout avec succès les difficultés auxquelles l'affronte son entreprise, évolue dans les horizons finis d'une situation particulière, demeurant dans la dépendance immédiate des conditions qui lui sont imposées du dehors et des objectifs qu'il s'est fixés.

Mais d'un autre point de vue, nous voyons le théoricien condamné à raisonner sur le passé ; s'il a le pouvoir d'indiquer des solutions, c'est que les termes sont déjà écrits dans le réel ; en revanche, le Prince a le mérite de penser l'universel dans le particulier, de déchiffrer dans le présent les signes de ce que sera la figure des conflits à venir et de faire ainsi dans la pratique de l'anticipation, l'épreuve du calcul infini. »⁴⁰

Le calcul reste donc présent dans toute la théorie machiavélienne du pouvoir, pour permettre une meilleure représentation du succès ou de l'échec des entreprises princières.

C'est ainsi que, parlant de la violence, Machiavel élabore une typologie de fonctionnement au sein des Etats qui repose sur l'usage de lois ou d'armes, apte à assurer un meilleur régime.

A - DES BONNES LOIS ET DES BONNES ARMES OU LA FORMULE ALGÈBRE DU POUVOIR

En proposant l'intitulé de notre sujet, nous avons eu comme souci majeur de faire entrevoir à travers notre analyse le procédé par lequel le raisonnement de Machiavel épouse finalement la logique d'un certain « ordre » qui lui permet de lire le succès de la politique à travers un certain nombre de déterminations à prendre en compte.

⁴⁰ LEFORT Claude, op. cit., pp. 356-357.

Ainsi, en posant dès le début du chapitre XII du Prince la nécessité pour celui-ci d'être solidement assis, il en vient ensuite à une énumération des différents fondements des Etats pour asseoir la formule à adopter pour tout dirigeant. Aussi note t-il : « Les principaux fondements qu'aient tous les Etats, aussi bien les nouveaux que les anciens et les mixtes, sont les bonnes lois et bonnes armes »⁴¹

Après cette constatation que lui révèle l'histoire des institutions, Machiavel procède à une analyse personnelle pour marquer la nécessité de parvenir à l'établissement d'un ordre dernier qui consacrerait une fusion des déterminations en une unité propre à expliquer le succès du politique. Autrement dit, en posant la prémisse majeure qui stipule le mode de fonctionnement des Etats nouveaux et anciens, machiavel veut nous dire en substance quels sont les éléments qui servent de norme au législateur et au réformateur.

Et c'est ainsi que procédant à un calcul déductif qui lui permettra à la fin d'unir les bonnes lois aux bonnes armes – car, précise t-il, « il n'est possible d'avoir de bonnes lois là où les forces ne valent rien », et que par conséquent, si les armes sont bonnes il est aussi raisonnable que les lois y soient bonnes »-,Machiavel en vient à établir la prééminence des armes sur les lois.

Cependant, Machiavel n'en récuse pas moins l'importance des lois car en même temps qu'il nous entretient de l'histoire de la République romaine, il insiste sur l'excellence des lois établies par d'autres sages législateurs comme Lycurgue.

⁴¹ Machiavel, op. cit., p. 324.

Machiavel fait dériver les bonnes lois des bonnes armes pour nous donner à lire la formule algébrique du pouvoir. En effet, dénonçant l'ambivalence des hommes, Machiavel élabore ce que Fichte tient pour le « principe fondamental »⁴² de la politique du Florentin, à savoir : dans un monde dominé par la morale de l'intérêt et régi par une situation de guerre perpétuelle, seule la nécessité des lois peut conduire au respect des institutions en freinant les appétits de l'homme .

Mais la seule existence des lois ne suffit pas pour rendre à l'Etat toute sa majesté, car Machiavel évoque l'exemple d'institutions « plus ou moins déréglées ».C'est à ce niveau qu'intervient la nécessité du recours à la force pour faire respecter la loi.

En effet, Machiavel pense que ce qui est important dans l'exercice du pouvoir, ce ne sont pas les institutions en elles-mêmes, mais la force ou l'élément qui leur permet de s'affirmer sans peine. Et c'est en ce sens que Claude Rousseau annonce : « Des lois quasiment iniques ou absurdes ont de l'efficacité si la force les appuie : même les bonnes lui doivent donc la leur »⁴³.

Ainsi, la force constitue un moyen d'action efficace pour rendre à l'appareil d'Etat toute sa grandeur et assurer la cohésion sociale.

Machiavel ne mentionne l'importance des lois dans sa théorie de l'Etat que pour mieux nous faire voir la prééminence des armes sur elles.

⁴² FICHTE, Machiavel et autres écrits philosophiques et politiques de 1806-1807, Traduction Luc Ferry et A.Renaut, Payot 1981, pp55-56.

⁴³ ROUSSEAU Claude, op. cit., p. 45.

C'est dans cet ordre d'idées que Claude Rousseau note toujours : « [...] Le juridique s'enracine dans le politique ; il en est l'expression ou le moyen d'action, non la norme ».⁴⁴

Puisque Machiavel pose le principe de nécessité dans l'espace de compréhension du phénomène politique, c'est qu'il a bien compris que la notion du bon prince est équivoque, et qu'en définitive l'usage de la tyrannie peut être incontournable parfois pour conserver le pouvoir.

Ce qui importe pour Machiavel, c'est de parvenir à éveiller le sentiment d'obéissance et de crainte des sujets.

Il faut dire que Machiavel considère dans l'action des Princes tous les avantages et inconvénients, et aboutit à la « raison des effets ». Cependant Machiavel n'en récuse pas pour autant les variables qui peuvent être dictées par les circonstances.

C'est à ce niveau qu'intervient la puissance de la fortune sur les événements.

Seulement, la puissance de la virtù princière que donne le talent de la ruse peut être un salut pour le Prince, en permettant d'éluder les variations de la fortune.

Aussi le Prince doit-il « ne s'éloigner pas du bien, s'il peut, mais savoir entrer au mal s'il y a nécessité ».

⁴⁴ ROUSSEAU CLAUDE, Op-cit, pp, 45-46

Il est important de noter à ce niveau que la nécessité des armes fait surgir au sein des rapports entre le Prince et le peuple le principe de la « raison d'Etat ». C'est cette « raison d'Etat » qui légitime l'usage extraordinaire de la force pour la sauvegarde de l'intérêt de l'Etat.

Cependant, en intégrant l'expression de la force et de la ruse, Machiavel ne considère que les « effets » qui découlent de ces stratégies.

Machiavel n'institue pas l'usage de la tyrannie en une loi première tel que l'admettent du reste certains tyrans comme Adolf Hitler⁴⁵ qui lui, n'hésite pas proclamer dans un discours enflammé à Essen : « Seule la force gouverne. La force est la première des lois. »

Pour ce qui est des armes, Machiavel en distingue plusieurs dans L'Art de la guerre, parlant de piques, d'épées, de flèches, de pierres qui constituaient l'armement des anciens, à côté de l'efficacité de l'artillerie moderne.

Et pour montrer l'excellence des armes, Machiavel évoque la figure de François Sforza qui, s'adonnant à la pratique effrénée de la guerre, a acquis une réussite politique sans précédent à laquelle ne le préparait pas forcément sa condition d'avant, de simple homme privé, ce qui légitime ces propos du chapitre XIV du Prince : « La raison ne veut pas qu'un bien armé obéisse volontiers à celui qui est désarmé, ni qu'un homme désarmé puisse être en sûreté entre ses serviteurs

⁴⁵ Sur Adolf HITLER, Discours du 22 nov. 1936 à Essen, voir cours de Mamoussé DIAGNE, 2002-2003.

armés [...] Par quoi le Prince qui ne s'entend point au fait de la guerre [...], jamais ne sera fort estimé de ses soldats ni ne pourra se fier en eux »⁴⁶.

Cependant, traitant toujours des armes, Machiavel convoque la nécessité pour les Princes de recourir à l'efficacité des armes propres sous l'étendard de l'armée nationale.

B- LE RECOURS A L'ARMEE NATIONALE

« Il n'y a pas d'armée plus efficace que celle du pays même »,⁴⁷ affirme Machiavel dans L'Art de la guerre.

Face à une situation politique italienne marquée par des guerres incessantes de conquêtes menées par de redoutables ennemis, machiavel attire l'attention du Prince dedicataire de son œuvre sur l'effectivité d'une conduite à suivre pour délivrer son pays du joug des barbares. Et c'est ainsi que posant l'extrême nécessité de recourir aux armes propres, il nous livre le principe premier auquel obéit la logique de la guerre.

En effet, analysant la ruine de l'Italie qu'il attribue en grande partie au recrutement de capitaines mercenaires, Machiavel reste dans une logique de reconsidération du phénomène politique qui le conduira à élaborer pour les Princes une nouvelle vision de la guerre qui naît de l'urgence d'une libération des Etats soumis.

⁴⁶ Machiavel, op. cit., p. 333.

⁴⁷ Machiavel, op. cit., p. 742.

Nous notons donc chez Machiavel un besoin pressant, devant certaines situations, de se soumettre à la réalité présente de son époque pour pouvoir raisonner sur la méthode de gestion de crise efficace à observer. C'est ce qui lui fait dire au Chapitre VIII des Discours : « [...] Les hommes dans leur conduite, et surtout dans les actions graves, doivent observer leur époque et s'y conformer ». ⁴⁸

Dans l'ambiance d'une Italie divisé et soumise, Machiavel élabore une nouvelle stratégie de guerre axée sur le recours aux armes propres, plus sûr et plus faible pour les Princes.

En effet, constate Machiavel, il est nécessaire pour toute République de pouvoir disposer d'armes propres afin de garantir la liberté de ses citoyens. C'est la raison pour laquelle le métier militaire représente pour le Florentin l'activité la plus haute du civisme.

Pour garantir le succès d'une organisation armée, machiavel évoque la nécessité du recours aux armes propres, c'est à dire le recours aux soldats nationaux qui composent cette même armée.

Il faut signaler que Machiavel, relatant l'histoire de la constitution des cités, a fait l'expérience des armées mercenaires recrutées par certains Etats, et qui se sont révélées inefficaces pour ces derniers en raison de leur statut d'armées habituées à obéir à leurs propres chefs, plutôt qu'à une force qui leur est totalement étrangère.

⁴⁸ Machiavel, op. cit., p. 639.

Selon Machiavel, il y a une logique interne qui obéit à l'usage des armées mercenaires et qui fait que l'on perd toujours ou on reste battu avec cette sorte d'armée.

En effet, ces armées mercenaires sont habituées à obéir à la seule personne de leurs chefs. Aussi ne valent-elles rien pour le Prince qui les emprunte car elles restent désunies dans l'organisation.

Et Machiavel précise que la ruine de l'Italie est due à l'emprunt de ces soldats mercenaires qui, comme les auxiliaires par ailleurs, se sont révélés très souvent inefficaces pour l'Etat qui les a mandés, à l'image des milanais qui, faisant appel à François Sforza dans la guerre qui les opposait aux vénitiens, ont été surpris de constater après leur victoire, la trahison de Sforza, par son alliance avec les forces ennemies pour combattre en dernier ressort ceux qui avaient fait appel à lui dans cette guerre.

C'est pour toutes ces raisons ci-dessus évoquées que Machiavel conseille aux Princes de recourir à leurs armes propres, c'est à dire de faire appel à leurs propres citoyens, car ceux-ci sont tenus à l'obligation de la loi et de la constitution pour lesquelles ils combattent, à côté de cette raison-ci : « qu'à plus grand peine tombera sous la tyrannie d'un de ses citoyens une République armée de ses propres armes qu'une autre défendue par forces étrangères. »⁴⁹ C'est précisément cette idée que développe Claude Rousseau quand, parlant des armées mercenaires, il explique qu'elles sont cause de la « servitude politique de l'Italie », et qu'en définitive « le meilleur parti à prendre », pour le Prince, « c'est de diriger soi-même une armée purement nationale ».⁵⁰

⁴⁹ Machiavel op. cit., p. 326.

⁵⁰ ROUSSEAU Claude, op. cit., pp. 29-30.

II - AUTOUR DE L'ORGANISATION DU POUVOIR

En réfléchissant sur les modalités d'acquisition et de maintien du pouvoir par les Princes, Machiavel énonce une théorie de la « real politik » qui le consacre dans la lignée des grands fondateurs de la science politique moderne.

En effet, décrivant la réalité qui entoure le pouvoir, Machiavel propose une nouvelle vision de la chose politique qui tranche radicalement d'avec la conception des anciens.

Machiavel pense que pour lire le succès des politiques, il faut étudier d'abord les présupposés propres au politique. C'est cette idée que Julien Freund énonce clairement lorsqu'il note : » Il faut expliquer la politique par elle-même, par ses lois et ses présupposés propres, par son action spécifique et non par autre chose [..], sans quoi le terme de science politique ne serait qu'une manière de parler. »⁵¹

Toutefois, étudier la politique dans son essence même nous révèle un aspect froid et cynique des politiques dans leur manière de conduire les affaires de la cité, réalité que Machiavel n'hésite pas à livrer dans Le Prince, pour montrer à Julien de Médicis la voie à suivre pour libérer l'Italie de la domination des barbares.

Aussi, évoquant la politique cruelle de certains héros dont il dénonce la perfidie, le Secrétaire Florentin nous livre, au fur et à mesure de ses réflexions, la meilleure manière pour les Princes d'asseoir une bonne organisation du pouvoir apte à assurer la pérennité de leur règne.

⁵¹ FREUND Julien, L'essence du politique, Sirey, 1971, p.22.

C'est ainsi que, partant de grands exemples de héros que l'antiquité a connus, Machiavel élabore une vision de l'homme politique providentiel qui serait cet « homme de l'ordre » dont nous parle Julien Freund, non l'homme « du faire, du travail, de la production », mais l'homme qui « fait faire ». ⁵²

Cet « homme de l'ordre » est pour Machiavel la figure emblématique du bon Prince soucieux du bon gouvernement à mettre en œuvre pour assurer la sécurité du peuple à travers la stricte observance des lois.

A- LA FIGURE DU LEGISLATEUR OU LE DEMIURGE MACHIAVELIEN

En parcourant l'histoire de l'Italie, Machiavel s'arrête plus particulièrement sur l'origine de la constitution de quelques cités qui eurent des chefs exceptionnels qui se sont chargés d'instituer des lois capables de garantir l'ordre et la sécurité au sein de leur république.

C'est ainsi que relatant l'excellence de certaines constitutions comme celle de Sparte, Machiavel n'hésite pas à afficher son admiration pour cette république qui sut trouver un législateur assez avisé pour y maintenir pendant plusieurs siècles la même constitution, sans entorse aucune. L'exemple de ce type de gouvernement dénote pour Machiavel la sagesse et la carrure de son législateur Lycurgue.

A partir de cet exemple (de République), Machiavel relate une deuxième forme de république en en relativisant toutefois l'importance quand, parlant de la maladresse de certains législateurs, il insiste sur le caractère malheureux de leurs régimes, obligés qu'ils sont de réformer parfois leurs lois.

⁵² FREUND Julien, op. Cit., p. 243.

A partir de ces deux d'exemples de République, Machiavel en élabore un troisième type dont le régime très fragile favorise très souvent la révolte populaire. En posant ces trois types de régime, Machiavel nous montre combien le Prince doit travailler à assurer une législation apte à prodiguer l'apaisement populaire, car prévient Machiavel : « Le devoir d'un sage et bon citoyen [est] de respecter les institutions consacrées.»⁵³

Partant de l'idée d'une nature humaine préoccupée à sauvegarder à tout moment ses intérêts propres, Machiavel relate la nécessité pour chaque individu de faire respecter ces mêmes intérêts par toute la communauté, éprise elle-même (la communauté) de ce caractère d'inviolabilité de ses droits particuliers.

Cependant, sachant l'extrême ambivalence d'une nature humaine qui très souvent se laisse guider par ses pulsions toutes égoïstes au détriment de l'intérêt de l'Autre, Machiavel invoque la nécessité de l'avènement d'un homme qui serait assez sage pour tempérer l'ardeur effrénée du peuple, et assurer un bien être social à travers l'application universelle des principes de droit qui fondent pour les cités un meilleur vivre collectif, à travers la reconsidération de l'inaliénabilité de la loi.

Toutefois, précise Machiavel, l'histoire des institutions révèle que le principe de réciprocité de la loi n'a pas toujours été respecté, en regard de la conduite de certains Princes qui, ayant acquis le pouvoir par voie héréditaire, n'ont pas su appliquer les mêmes principes de sagesse que leurs pères, car manquant de l'excellence de la vertu de ces derniers.

⁵³ Machiavel, op. cit., pp. 1130-1131.

Aussi ces Princes nouveaux, au mépris du respect des droits de leur population, se sont beaucoup plus avantagés en luxe et plaisirs, au détriment de leur peuple.

Pour éviter ce genre de spectacle, Machiavel, tout comme Rousseau, évoque la nécessité de recourir au législateur pour assurer la bonne conduite des affaires de la cité.

Mais, il faut noter que l'avènement du législateur ne sera pas sans conséquences néfastes pour le peuple, - et c'est là où Machiavel rompt avec la conception rousseauiste d'un législateur qui, « dans le progrès des temps, se ménageant une gloire éloignée, pût travailler dans un siècle et jouir dans un autre »-⁵⁴ car Machiavel n'écarte pas pour autant l'ambition de pouvoir du Prince. C'est pour cette raison qu'il admet la pratique d'artifices pour assurer au Prince la pérennité de son règne.

Le législateur ou Prince devra donc être un homme d'exception qui sache dompter la puissance de la Fortune en lui imposant la grandeur de la vertu, à l'image de certains princes tel Hiéron de Syracuse qui : « de simple particulier, se fit prince », par le courage exceptionnel dont il fit montre.

En effet, pense Machiavel, pour être un bon Prince, il faut arriver à vaincre parfois la contingence du réel par un sursaut d'initiative propre. En d'autres termes,

⁵⁴ ROUSSEAU J. Jacques , Du contrat social, Tome II, 7, Aubier- Montaigne, pp. 179-180.

il faut que le Prince, dans sa volonté d'instituer un régime fort, fasse état de sa virtù (qui est l'énergie stimulante).

C'est ainsi que le bon Prince pour Machiavel est celui qui d'une modeste condition devient Prince par le truchement de son talent propre.

Le simple fait de devenir Prince par usurpation comme le confirme du reste l'exemple d'Agathocle de Sicile, n'exècre nullement Machiavel, qui ne pose pas le pouvoir en terme de légitimité ou d'illégitimité. Pour Machiavel, dans le processus de conquête ou de conservation du pouvoir, seule demeure en définitive la « raison des effets ».

Il est évident donc que pour Machiavel, un bon effet ne peut avoir que de bonnes causes. Aussi l'usurpateur se voit-il attribuer le titre de « roi légitime » par « mutation » pour parler comme Marcel Lamy. Guichardin proclamera : « Le seul fait qu'il ait été usurpé (le pouvoir) n'est pas une raison pour le rendre pire que l'autre »⁵⁵.

Le bon Prince apparaît aussi chez Machiavel sous les traits d'un homme avisé capable de prévoir l'avenir avec exactitude. Et c'est pour cette raison que Machiavel incite à l'exercice de la guerre, même en temps de paix.

Aussi, Machiavel attire l'attention du Prince sur l'importance du sentiment du peuple à son égard. Il ne doit pas priver ses sujets de leurs biens propres.

⁵⁵ GUICHARDIN François, Dialogue sur la façon de régir Florence, Paris 1997, p. 22.

B - LE SUCCES DES STRATEGES : L'APPRIVOISEMENT DE LA FORTUNE

En opérant une rupture avec la conception classique marquée par le courant philosophique du stoïcisme qui pose le déterminisme comme mode d'explicitation du réel, Machiavel -récusant l'idéal platonicien du concept de justice-, se fonde sur la réalité effective et se propose de « réfléchir sur ce qui est, et non sur ce qui doit être ».

Et c'est en parcourant l'histoire de son pays, l'Italie, que Machiavel découvre pour son Prince le moyen d'assurer son succès politique.

En effet, trouvant dans les leçons du passé le moyen d'asseoir une lecture politique basée sur le calcul de probabilités, Machiavel énonce une théorie du jeu politique qui le consacre parmi les grands penseurs de la science politique moderne.

C'est ainsi que, pour réussir en politique, Machiavel chuchote au Prince la conduite à suivre à travers les exemples qu'il développe dans ses écrits politiques.

Aussi, revêtant ses « habits de cour royale et pontificale »⁵⁶, le Florentin interroge les grands hommes de l'antiquité et, surpris de constater que ces derniers lui répondent, il rédige un traité de science politique qu'il destine à un Prince dont toute l'Italie a besoin pour retrouver la liberté.

⁵⁶ Machiavel, op. cit, p. 1436.

L'on voit donc que les exemples de Princes fondateurs dont Machiavel énumère les hauts faits, lui servent de clé de lecture pour inciter Julien de Médicis à prendre en mains propres le destin de l'Italie.

Que conseille Machiavel au Prince ?

Le Florentin conseille à son Prince de recourir à l'action pour freiner la puissance de la fortune. Qu'est-ce à dire pour Machiavel ?

En posant l'ordre du monde comme étant immuable et gouverné par la fortune, les anciens ne voyaient le salut de l'homme que dans la contemplation pure du réel, c'est-à-dire dans la soumission au Destin.

Cependant, constatant la puissance de la fortune sur les êtres humains, Machiavel attire l'attention du Prince sur son aptitude à agir pour arrêter le déferlement de cette fortune qui tient une large part dans la vie de l'homme. C'est ainsi que Machiavel énumère des exemples de fondateurs qui, à force de courage et d'abnégation ont su faire occasion de la fortune pour exprimer leur talent, tels Moïse, Cyrus, Romulus, Thésée qui, selon Paul Valadier (citant Machiavel), « ont su saisir au vol l'occasion sans laquelle les talents de leur esprit se seraient perdus, et sans ces talents l'occasion se fût présentée en vain ».⁵⁷

L'on voit donc comment, chez Machiavel, la fortune ne représente qu'une occasion pour faire montre de sa virtù.

⁵⁷ VALADIER Paul, op. cit, p. 56.

En réalité, la fortune se présente selon le Florentin comme étant la circonstance qui favorise l'ascension de certains. Il est donc nécessaire à cet égard que les Princes sachent tenir occasion de cette fortune pour laisser manifester tout le génie qui les habite pour entrer dans l'histoire. Et Machiavel de citer des exemples de héros de l'Antiquité tels Thésée qui a su mener Athènes à la gloire par son esprit de courage et son talent propre, Moïse qui, tenant occasion de la situation de servitude du peuple d'Israël en Egypte, acquit renommée par l'admirable sagesse dont il fit montre, nonobstant sa fonction principale « d'exécuteur des choses ordonnées de Dieu ».⁵⁸

Ces exemples de fondateurs émérites confortent davantage Machiavel dans l'idée selon laquelle la situation désastreuse de l'Italie exige qu'un homme d'une sagesse remarquable fasse preuve de sa virtù et de son talent pour la délivrer de l'occupation des barbares.

L'Italie n'attendrait donc, selon le Florentin que l'avènement d'un homme exceptionnel qui sache par avance que la situation du pays est propre à la manifestation de la volonté humaine, par l'entreprise de l'action. C'est ce qui fit dire à Machiavel : « (...) il me semble qu'il y a tant de choses qui viennent toutes en faveur d'un Prince nouveau, que je ne sais quel temps fut jamais plus propice. »⁵⁹

⁵⁸ Machiavel, op cit, p. 304.

⁵⁹ Machiavel, op.cit, p. 368.

Cependant, à ce stade de notre analyse, il nous faut rappeler que Machiavel n'évoque nullement l'exemple du passé pour inciter le Prince à reproduire exactement les mêmes faits tirés de l'histoire, mais bien plutôt, il n'évoque le recours aux exemples anciens que pour mieux faire sentir à son Prince la sagesse qu'exige sa conduite prochaine, sagesse que lui imprime l'expérience du passé. C'est cette idée que Paul Valadier met en exergue quand il attire notre attention sur le fait que : « Des temps anciens il est possible de tirer des leçons de sagesse, mais ces leçons n'ont de sens que si la méditation du passé est assez fine et assez passionnée pour interroger en fonction du présent et à partir de lui. (...) La sagesse ancienne commande la vigilance actuelle du sage, non la reproduction de modèles disparus. »⁶⁰

Ainsi la pensée politique de Machiavel prend véritablement la forme d'un calcul syllogistique qui pose comme déduction légitime que les mêmes comportements produisant les même réactions, le Prince doit fortement user de stratégies et d'intelligence dans l'exercice de l'autorité, puisqu'en définitive la politique relève d'un art, et que par conséquent cet art exige du talent propre de la part de son acteur.

C'est cette idée que nous nous proposons de développer dans une troisième et dernière partie de ce travail.

⁶⁰ VALADIER Paul, op.cit, p. 316.

A decorative horizontal scroll frame with a black outline. The left end features a vertical bar with a semi-circular top and bottom, resembling a scroll's binding. The right end has a small circular loop. The text is centered within the frame.

**TROISIEME PARTIE :
LES MODALITES DE L'ACTION
SPIRITUELLE DES PRINCES**

En élaborant une théorie sur les modalités de conservation et de perte du pouvoir par les Princes, Machiavel élève le pouvoir au statut d'une science, qui avertirait tout dirigeant sur la conduite à observer pour exceller dans l'art de gouverner.

C'est ainsi qu'analysant un certain nombre de stratégies qui découlent de la logique même de conservation du pouvoir, Machiavel tire une solution de principe qui tient de la nécessité où se trouverait tout Prince épris du sentiment de pérennisation de son règne, et ce par n'importe quel moyen.

Cette solution qui se présente comme étant l'arme nécessaire qui favorise le succès du politique, se déploie progressivement sous la forme d'un jeu de stratégies de la part du Prince, en vue de montrer par l'apparence qu'il projette, tout ce qui en réalité n'est pas son être propre, cela afin de taire tout ce qui au fond demeure son être singulier, son « moi » profond.

En d'autres termes, l'espace politique se réduirait chez Machiavel en un terrain de mises en scène où seul triomphe en définitive le meilleur acteur.

Le Prince doit user de stratégies pour mieux assurer son succès. Il doit savoir feindre et déguiser sa nature pour donner à ceux qu'il dirige l'illusion de la réalité. C'est à ce niveau qu'intervient la ruse du renard que confirme l'attitude de certains Princes comme César Borgia, Ferdinand le Catholique, qui trouvent chez Machiavel une forte audience en raison justement de cette grande capacité qu'ils ont de dire tout faux au moment où ils nous apparaissent le mieux sous une couverture de vertu exceptionnelle.

Aussi réserverons-nous ici notre analyse aux différentes manifestations de l'artifice de la ruse comme élément moteur qui guide toute la logique de l'action princière en vue de l'affirmation de sa puissance.

Par la même urgence qui nous pousse à analyser l'usage de la ruse par les Princes, nous verrons en même temps comment la stratégie du dirigeant travaille chez le peuple une aptitude naturelle à se laisser tromper, et assurer par là la « sûreté maxima » du bon acteur.

Aussi nous étudierons dans cette troisième partie qui clôt notre travail comment s'élabore le « jeu des parallèles », et à quel point la ruse a partie liée avec la sagesse des Princes dans leur manière de conduire les affaires de la cité.

CHAPITRE I : LA THEORIE DE L' « ARTEFACT » DU POUVOIR OU LE « MIROIR DES PRINCES »

Aujourd'hui, le spectacle est au pouvoir. Il n'est plus seulement dans la société. (...) c'est désormais l'Etat lui-même qui se transforme en entreprise de spectacle, en « Etat spectacle »... pour mieux amuser et abuser le public des citoyens.

Pour mieux divertir et faire diversion. Pour mieux changer la sphère politique en scène ludique, en théâtre d'illusion. »

R.G Schwartzberg, l'Etat- Spectacle

En réfléchissant sur les analyses politiques de Machiavel, nous nous rendons compte que le secrétaire Florentin n'a de cesse de prôner l'usage de la ruse par les Princes au sein de l'espace politique.

En effet, Machiavel lie le succès du politique à une certaine capacité de dissimulation et de simulation de la part de l'être même du prince. Qu'est-ce à dire ?

Il s'agit, selon Machiavel, d'unir la force du lion à la ruse du renard. Et Machiavel d'entreprendre dans sa réflexion une démarche qui se présente sous la forme d'une figure syllogistique et dont le raisonnement est le suivant : « Il faut donc savoir qu'il y a deux manières de combattre, l'une par les lois, l'autre par la force : la première sorte est propre aux hommes, la seconde propre aux bêtes ; mais comme la première bien souvent ne suffit pas, il faut recourir à la seconde. »⁶¹

⁶¹ Machiavel, op. cit., chapitre XVIII, p. 341.

On voit à partir de cette première figure de constat que Machiavel pose comme condition nécessaire au triomphe du politique l'usage d'une stratégie que légitime dès le départ l'insuffisance de la loi et la nécessité à laquelle est tenue toute autorité qui souhaite assurer sa sauvegarde dans le temps ; c'est à cet esprit qu'obéit la déduction du syllogisme qui en appelle au recours à la bête.

Toutefois, précise Machiavel, le recours à la bête ne peut être appliqué que moyennant le concours d'une intelligence qui éclaire le Prince sur la manière de procéder pour tenir le peuple en mains.

Autrement dit, Machiavel prône l'usage de la ruse articulé à la modalité de la violence pour assurer le succès du politique. C'est ce qui chez lui explique le recours au bestiaire, comme principe fondamental dans la conduite des affaires de la cité.

En effet, évoquant la force du lion et l'intelligence du renard, Machiavel souffle au Prince une conduite très minutieuse dans les affaires.

Il s'agit pour le Prince de savoir jouer avec sa nature en laissant paraître une impression qui favorise la confiance et l'attention du peuple.

Aussi n'hésitera-t-il pas à revêtir les habits de personnages de comédie pour marquer sa capacité de dissimulation. Pour tromper son peuple, le Prince doit épouser l'apparence d'un homme singulier, qui tient la vertu comme principe de toute chose, en se donnant l'air d'un dévot parfois, tel Ferdinand le Catholique, jurant de fidélité, de sincérité et de ferveur au moment même où tout son esprit est aux antipodes de ces valeurs qu'il s'attribue.

L'espace politique, sous la plume de Machiavel, se donne les aspects d'une aire ludique où se déploient les caractéristiques du phénoménisme, où l'être du Prince est étouffé sous la toile de l'illusion de l'apparence. C'est cette idée que formule Roger Gérard Schwartzberg qui, dans L'Etat- Spectacle constate :

« La politique, aujourd'hui, ce sont des personnes ou plutôt des personnages. Car chaque dirigeant paraît choisir un emploi et tenir un rôle. Comme au spectacle.

(...) Désormais, la politique tourne à la mise en scène. Désormais, chaque dirigeant s'exhibe et se met en vedette ».⁶²

Cette idée de la politique présume de l'artifice qui entoure la bonne marche de l'autorité. L'Etat, afin de cacher sa réalité propre, se donnerait l'apparence d'un « Etat- séducteur » pour parler comme Régis Debray.

L'espace étatique ne serait en définitive que le lieu d'incarnation du mensonge et de la fiction, où le dirigeant voulant régner en maître absolu est obligé de recourir à certains artifices pour « colorer son manque de foi ».

Il faut signaler que l'usage de la ruse par les Princes découle du constat de l'extrême crédulité des sujets.

En effet, supposant d'avance les hommes mauvais, Machiavel fait sentir au Prince la nécessité d'observer un type de conduite qui, favorisant ses intérêts propres, limiterait la passion des humains en leur fixant la barrière à ne pas franchir sous peine de châtement. Aussi le personnage du Prince doit-il refléter à travers son attitude le charisme que requiert la figure mythique du héros.

⁶² SCHWARTZENBERG Roger Gérard, L'Etat - spectacle, Flammarion, 1977, p. 7.

Ainsi, le Prince devra assigner à sa conduite l'excellence et la majesté auxquelles aspire tout pouvoir.

C'est pour arriver à ces desseins que Machiavel légitime pour les Princes l'usage de la tromperie. Il faut, selon lui, séduire le peuple par l'artifice de l'apparence, en paraissant sous l'identité de la moralité et du sérieux, car précise-t-il : « Les hommes, en général, jugent plutôt aux yeux qu'aux mains, car chacun peut voir facilement, mais sentir, bien peu. Tout le monde voit bien ce que tu sembles, mais bien peu ont le sentiment de ce que tu es ; et ces peu-là n'osent contredire à l'opinion du grand nombre, qui ont de leur côté la majesté de l'Etat qui les soutient ». ⁶³

En fait Machiavel énonce à travers ses propos une théorie du jeu où en définitive seule demeure comme maître la personne du Prince. Cette idée dénote la naïveté du peuple qui favorise la tromperie du Prince car, précise Machiavel : « (...) Les hommes sont tant simples et obéissent tant aux nécessités présentes, que celui qui trompe trouvera toujours quelqu'un qui se laissera tromper ». ⁶⁴

L'on voit donc que le triomphe de la stratégie princière reste assujetti à la volonté inconsciente du peuple à se laisser tromper. Ce qui, chez Machiavel fait dépendre le succès du politique à un rapport unilatéral dont le Prince a l'initiative ». ⁶⁵

⁶³ Machiavel, op. cit., p. 343.

⁶⁴ Machiavel, op. cit., p. 342.

⁶⁵ LAMY Marcel, op. cit., p. 29.

Le Prince doit tricher quelquefois avec son peuple pour s'assurer un succès politique, mais ce faisant, il doit, pour éviter toute menace future « rassurer ses sujets » par la stratégie de la feinte et du déguisement « en se composant un tout autre personnage » selon la formule de Roger Gérard Schwartzberg.⁶⁶

C'est ainsi que César Borgia, par l'exécution publique de son ancien expéditif Rémy d'Orque, masque son cynisme et sa cruauté en épousant la ferme volonté de faire croire au peuple l'illusion d'une démocratie, fondement d'un bon gouvernement.

En jouant sur la crainte de ses sujets face à l'horreur d'une telle scène, Borgia jette les bases d'un futur règne tranquille.

La mise en scène de la chose politique se voit poussée jusque dans ses excès à travers certains écrits de politiques eux-mêmes tel le Général de Gaulle qui, comme pour donner raison à Machiavel, met en exergue dans Le Fil de l'épée cette pratique de l'artifice dans le domaine politique, en notant : « Le prestige ne peut aller sans mystère, car on révère peu ce que l'on connaît trop bien et il n'y a pas de grand homme pour ses domestiques »⁶⁷.

Cette pensée du Général explique peut-être selon nous sa personnalité pleine de charisme, qui « force l'admiration et l'adhésion ». Ainsi est mise en œuvre la théorie de « l'Homme Providentiel », que les spécialistes de la science politique

⁶⁶ SCHWARTZENBERG Roger Gérard, op. Cit., p. 11.

⁶⁷ DE GAULLE Charles, Le fil de l'épée, Paris, collection 10-18, p. 183.

découvrent à travers certains personnages qui ont marqué le cours de l'histoire par une pratique savamment dosée de la ruse et de la violence, tels Adolf Hitler, Bénéto Mussolini, François Mitterrand, pour ne citer que ceux-là.

En effet, quelqu'un comme Mitterrand par exemple, sût montrer par ses pratiques, que pour s'imposer dans le domaine politique, la meilleure stratégie à adopter est celle que subsume l'usage effréné de la ruse et ce, par n'importe quel moyen.

Aussi Mitterrand nous aura t-il enseigné, de par son esprit de « joueur absolu » - Pierre Mauroy nous ayant appris qu'il (Mitterrand) manipulait bien les jeux de cartes -, qu' « en politique, un bon amateur n'égale jamais un mauvais professionnel », et qu'en définitive « la grandeur de la politique tient en de petits actes. »

Ainsi le triomphe du politique tient-il sur des idées auxquelles au fond le Prince ne croit guère, ou auxquelles il croit à moitié. Le bon politique selon Machiavel, est celui qui, moyennant l'aspect avenant qu'il donne, évoque la circonspection, en tenant les autres (ses sujets) à distance.

En effet, Machiavel annonce au Prince qu'il faut toujours se situer sur une marche au dessus de celle du peuple pour pouvoir tenir longtemps en politique, car « la longévité est une forme de grandeur » pour les politiques.

Au gré de ces considérations, nous voyons combien le Prince doit travailler l'image qui se dégage de sa personne, pour asseoir un règne durable et masquer la

violence de sa politique, même si en définitive cette violence demeure un facteur nécessaire pour le triomphe de son art.

A - DE LA CRUAUTE ET DE L'AMOUR OU LE JEU DES PARALLELES

Comme nous l'avons relaté dans les notes qui précèdent, nous avons vu qu'avec Nicolas Machiavel la politique reste soumise à l'application d'un certain nombre de préceptes qui peuvent aider le Prince dans son entreprise de sauvegarde de l'autorité.

Aussi, à côté de l'usage nécessaire de la ruse, nous avons précisé que celle-ci vient en appoint à la politique de la violence pour mieux légitimer la tyrannie des Princes.

A ce niveau de notre étude, et sous la plume de Machiavel, nous constatons que la violence appelle toutefois quelque réserve dans la pratique, et qui tient, comme nous l'avons souligné précédemment, à l'obligation à laquelle se trouvent les Princes de rassurer leurs sujets.

Ainsi Machiavel laisse entrevoir à travers l'usage de la cruauté, un dosage savant et équilibré du bien et du mal. Néanmoins, il pose l'hypothèse selon laquelle il serait « beaucoup plus sûr d'être craint que d'être aimé », tout en ne récusant pas l'importance du sentiment de l'amour du peuple pour son Prince.

En définitive ce qui importe pour le Prince, est de parvenir à une conduite telle que, trop d'autorité ne le fasse périr, ni moins d'autorité interrompre son règne. Machiavel situe le Prince par delà bien et mal pour lui apprendre la juste mesure qu'il est obligé d'observer.

La figure du bon législateur ou du bon Prince chez Machiavel se lit aussi bien à travers les bonnes causes que les mauvaises. Ce qui importe, c'est le résultat auquel on aboutit. C'est la raison pour laquelle un Prince comme Agathocle et Ferdinand d'Espagne constituent de bons exemples à imiter pour Machiavel, en raison de l'excellence des effets de leur politique.

Seulement, si on se situe au point de vue moral, nous ne retiendrons de ces deux figures aucun signe particulier de gloire en raison justement de la cruauté de leurs procédés. Ceci pour dire en dernière instance que ce que recommande la politique chez Machiavel, c'est une attention particulière sur la logique des événements.

Pour être plus clair, Machiavel propose au Prince d'essayer de tirer une logique de conduite dans le comportement des humains, logique qui permettrait par exemple de voir que « la haine s'acquiert autant par les bonnes œuvres que par les mauvaises », selon l'expression de Robert Redecker⁶⁸.

Entre la politique de la crainte et celle de l'amour, Machiavel estimant par avance l'ambivalence de la nature humaine, trouve plus judicieux pour les Princes de jouer davantage sur la stratégie de la crainte, en raison de l'égoïsme des hommes dont il nous dit, par la même occasion et pour exprimer leur ingratitude la chose suivante : « (...) Tant que tu leur fais du bien, ils sont tout à toi, ils t'offrent leur

⁶⁸ REDECKER Robert, (Machiavel, La vérité c'est le diable), www.robertredecker.net, article publié en juillet 2004, (in yahoo).

sang, leur bien, leur vie et leurs enfants (...), quand le besoin est futur ; mais quand il approche, ils se dérobent. Et le Prince qui s'est fondé seulement sur leurs paroles, se trouve tout nu d'autres préparatifs, il est perdu. »⁶⁹

Ainsi, compte -tenu du caractère ambivalent de la nature humaine, Machiavel fonde pour le Prince une attitude devant lui permettre de susciter l'enthousiasme du peuple.

Et parlant du peuple, Machiavel précise, comme pour avertir le prince : « (...) Les hommes oublient plus tôt la mort de leur père que la perte de leur patrimoine ». ⁷⁰

Ceci pour dire qu'en définitive tout le comportement des sujets envers le Prince est déterminé par la morale d'un intérêt purement égoïste qui incline les hommes vers le respect momentané du chef. Mais aussitôt disparue la raison de cette fidélité envers le Prince, le sujet n'hésite pas à entrer dans une situation de conflit en vue de retrouver ce qu'il considère comme étant son honneur et son bien.

Finalement, nous nous trouvons dans une société où le type de rapport qui commande reste teinté d'hypocrisie. Et puisque le jeu de dissimulation auquel s'adonne le Prince lui livre toutes les cartes en mains – ce qui fait qu'il entretient un rapport unilatéral avec ses sujets -, une relation réciproque fondée sur l'intérêt ne peut dès lors que nuire à la personne du Prince.

⁶⁹ Machiavel, Le prince, chapitre XVIII, p. 339.

⁷⁰ Op. cit. pp. 339-340.

En jouant la tactique de la crainte, le Prince renforce sa position de maître du jeu puisqu'il ne se situe guère dans une position de dépendance vis-à-vis de la volonté de ses sujets.

La morale qui régnerait à partir de ce moment ne serait plus celle de l'intérêt mais celle du devoir d'un sujet envers un chef qui n'hésite pas à lui nuire. Voilà pourquoi Machiavel dit qu'« il est beaucoup plus sûr de se faire craindre que d'être aimé ».

Cependant, Machiavel oblige le Prince à discerner dans la cruauté quelques limites. Autrement dit, il pousse le Prince à faire une économie de la cruauté.

C'est ainsi que le Prince doit, selon le Florentin, éviter d'étendre sa cruauté jusque dans ses relations avec ceux qui lui sont proches et qui peuvent facilement le faire renverser par des conjurations, comme le fit du reste Commode, fils de Marc, qui, non content de s'attirer la haine de son peuple par le pillage de la fortune de ce dernier, fit également susciter le mépris de ses soldats par son comportement déplorable durant les batailles auxquelles il se livra avec eux.

Le même exemple s'applique à Maximin qui, s'attirant le dégoût de ses sujets ainsi que le mépris et la haine pour sa grande cruauté, périt suite à une conjuration.

Cependant, compte tenu de ces considérations, Machiavel n'écarter pas pour autant l'importance de l'amour des sujets pour le Prince. Aussi énumère t-il un certain nombre de qualités nécessaires au Prince pour s'attirer estime et amour de la part de ses sujets.

C'est ainsi que Machiavel conseille au Prince de paraître vertueux et pieux, renonçant aux biens de ses sujets, et s'abstenant de prendre possession de leurs femmes. Et bien que sachant qu'il ne peut être aimé de tous, le Prince doit éviter de susciter la haine des plus puissants de ceux qu'il dirige. Et au Prince qui veut se faire grand, Machiavel conseille d'être libéral du bien d'autrui toutefois, non de son bien.

Le Prince, pour susciter l'amour de ses sujets se doit aussi d'éviter tout ce qui peut porter atteinte à sa gloire et à sa puissance. Aussi doit-il favoriser une conduite qui lui assure la magnanimité.

Parlant de la relation du Prince avec ses soldats, Machiavel récuse tout caractère efféminé et léger du chef qui peut forcer le mépris et la haine des soldats.

Pour mieux faire voir combien il est nécessaire au Prince d'être aimé de ses sujets, Machiavel racontant l'histoire de Florence, nous fait part de la situation qui régnait dans cette partie de l'Italie à la mort de Giovanni de Médicis.

A la mort de Giovanni, c'est son fils Cosimo qui le remplaça à la tête de Florence. Cosimo, comme son père, se comporta avec sérieux. Il sut gouverner avec amour et générosité la ville de Florence, ce qui lui valut l'autre parti du peuple appelé parti des nobles.

Cependant, Cosimo était appuyé par toute la population, en raison du comportement dont il fit montre dans la direction de Florence. Ce qui suscita la crainte de ses adversaires qui, de conspiration en conspiration, finit par renverser Cosimo en le faisant comparaître devant la Seigneurie, ce qui le contraignit à l'Exil.

Cependant l'exil et la chute de Cosimo n'ayant pas su faire taire l'éveil d'une certaine nostalgie du peuple du temps d'un homme dont Machiavel nous dit qu'il était « universellement aimé », ⁷¹ les adversaires de Cosimo en étaient arrivés à regretter d'avoir laissé ce dernier en vie, en raison de la haute estime dont le peuple continuait à faire montre envers la personne de Cosimo.

Un autre exemple nous conforte davantage dans l'idée selon laquelle l'amour du peuple est déterminant pour les Princes. C'est celui que développe Claude Lefort à la suite de Machiavel, quand, évoquant l'attachement du peuple envers le bon Prince, il souligne l'indignation de la population de Bologne, qui entraîna le massacre des conjurés d'Annibal, et « non content de l'avoir vengé » ⁷²(Annibal), ce même peuple fit venir un des descendants d'Annibal de Florence et le consacre roi à la suite d'Annibal.

Ainsi l'amour du peuple pour la personne du Prince comporte pour ce dernier d'énormes avantages en raison justement du caractère rassurant de ce sentiment qui, en même temps qu'il renforce la fidélité et la confiance des gouvernés pour leur gouvernant, assure par la même occasion la sécurité du pouvoir.

⁷¹ Machiavel; op. cit., p. 1162.

⁷² LEFORT Claude, op. cit., p. 417.

Parallèlement, le sentiment de crainte qu'inspire la personne du chef renforce sa grandeur en même temps qu'il instaure la stabilité au sein d'un régime.

C'est en ce sens qu'on peut comprendre la cruauté de César Borgia qui, ressentant l'urgence de pacifier la Romagne et de la délivrer des pillages, a jugé bon de lui envoyer comme chef le cruel Rémy d'Orque dont nous avons déjà parlé plus haut.

Ainsi par l'exécution de son ministre, Borgia exprime aussi bien l'amour que la crainte. En effet, il suscite l'amour de ses sujets en laissant entrevoir à travers sa conduite l'affirmation d'une certaine forme de liberté du peuple par la mise à mort du chef cruel. Parallèlement, il suscite tout à la fois la crainte de ces mêmes sujets quand, par l'horreur de l'exécution, Borgia fit voir à ses sujets combien il pouvait punir tout autre individu risquant de lui porter préjudice en lui barrant la voie de l'autorité.

B - LA FONCTION POLITIQUE DU RELIGIEUX

« S'il est dit (...) que la religion est illusoire en elle-même, en revanche son usage politique est fortement soupçonné, car la religion se trouve alors annexée à des desseins coupables et ainsi elle incline le peuple à une obéissance quasi inconditionnelle ».

Paul Valadier, Machiavel et la fragilité du politique.

La pensée politique de Machiavel n'aurait jamais trouvé aussi forte audience chez les modernes –jusqu'à conduire à une interprétation biaisée du machiavélisme chez certains-, si le secrétaire Florentin n'avait pas introduit au cœur de sa réflexion politique une rupture d'avec toute forme de recours à une pensée théologique qui tendrait à faire avaliser certaines décisions purement politiques.

En d'autres termes, Machiavel ne serait pas d'accord avec la forme de gouvernement qui, jouant sur l'esprit craintif de ses sujets pour tout ce qui, de près ou de loin, touche à un ordre relevant d'un domaine transcendant, essaierait de faire appliquer certaines lois « exceptionnelles » qui, dans leurs principes mêmes n'auraient aucun fondement juridique et ce, pour renforcer le pouvoir du Sénat.

Selon Machiavel, la politique est une entreprise qui ne doit nullement reposer sur l'autorité et le contrôle exclusifs d'une Puissance Suprême, garant de l'ordre et de la paix, comme le pense en outre le célèbre moine Savonarole qui, dans un de ses sermons, exprime l'idée suivante : « Il faut Florence que tu te réfugies dans le culte divin, parce que les Etats des vrais chrétiens doivent être régis par la prière et en faisant le bien, et il n'est pas vrai, contrairement à ce que disent les fous et les méchants, que l'Etat ne se régit pas avec des Notre -Père »⁷³.

Machiavel condamne l'attitude des Principautés Ecclésiastiques qui, sous le couvert de la forte influence dont disposent les Papes, mènent une politique basée sur une exploitation de leurs sujets au nom d'un idéal inscrit dans les décrets divins, lequel idéal renforce en définitive le prestige des religieux en assurant la pérennité de leur règne.

⁷³ Savonarole, Sermons, écrits politiques et pièces du procès, (Sermon du deuxième dimanche de l'Avent), Ed. Seuil, 1993, p. 80.

En fait, tout se passe comme si, au sein de la cité, Dieu lui-même gouvernait par sa présence en contrôlant les agissements de l'homme. Ce que Machiavel récuse fortement. Car, en s'affranchissant d'un au-delà fictif qui posait comme préalables nécessaires à la constitution de toute cité l'idéal de la justice et le principe du Souverain -Bien -, Machiavel assigne à la politique un domaine propre qui ne relève pas d'un ordre supérieur, mais bien plutôt demeure la pratique savante du phénomène qui régit les rapports sociaux, pour un meilleur être des individus, moyennant le concours de certains artifices nécessaires pour assurer le succès du politique.

Et Machiavel d'inscrire au sein des procédés ingénieux qui aident à sauvegarder le pouvoir, l'instance de la violence comme modalité pratique de définition du pouvoir.

Cependant, pour les anciens qui pensent que la vie sur terre doit être vécue en conformité avec l'ordre établi par le divin, le recours à la violence ne peut être admis compte- tenu du fait qu'il légitimerait pour les humains la capacité d'agir pour la transformation de l'histoire.

C'est précisément cette idée que Machiavel rejette quand, récusant la fortune, il en appelle à la virtù c'est-à-dire à l'habileté du prince pour fonder un gouvernement stable.

A ce niveau de réflexion, l'on comprend aisément pourquoi Machiavel, en théoricien de l'Etat rejette la République des Prêtres, eu égard au fait que celle-ci ne favorise guère l'entreprise guerrière des soldats en regard de la vision fataliste que les ecclésiastes ont du monde. Cette situation a favorisé le régime des principautés ecclésiastiques en assurant la permanence du règne de leurs Princes. Et Machiavel évoque cette idée quand, parlant de ces sortes de principautés, il précise : « (...). Elles s'acquièrent ou par virtù ou par fortune et se maintiennent sans l'une ni l'autre ; car elles sont soutenues par la grande ancienneté qui est dans les institutions de la religion, lesquelles sont si puissantes et de telle nature, que leurs princes restent en place, de quelque sorte qu'ils se comportent et qu'ils vivent. Ceux-là seulement ont des territoires et ne les défendent point, ils ont des sujets et ne les gouvernent point ; et leurs Etats ont beau n'être pas défendus, on ne les leur ôte point, et leurs sujets ont beau n'être pas gouvernés, ils ne s'en soucient point, ni ne pensent ni ne peuvent se soustraire à leur gouvernement. »⁷⁴

Ainsi voyons-nous combien le gouvernement des prêtres est facile à conduire car il prédispose déjà chez les sujets l'obéissance due à Dieu à travers le respect des Institutions et de l'ordre qu'Il a préalablement établi dans la cité.

Justement, Machiavel renverse cette vision purement fataliste en laïcisant l'Etat.

⁷⁴ Machiavel, op. cit., p. 322.

Toutefois, dans ses analyses, Machiavel n'écarte pas tout à fait l'importance de la religion dans l'entreprise politique, puisqu'il lui assigne un pouvoir de « séduction » capable d'incliner au respect des institutions établies par les Princes pour le seul souci de pérenniser leur règne. Dans ce cas précis, la religion ne serait pour le Florentin que l'instrument qui procède de l'artifice des politiques.

En définitive, ce que Machiavel combat, c'est l'usage d'une religion qui, sous prétexte qu'elle dicte la loi divine, interdirait aux hommes le recours à des pratiques dont dépend justement la réussite de la gestion des affaires de la cité.

Et l'on comprend que Machiavel condamne l'attitude de ceux qui pensent que leur situation misérable d'ici-bas sera récompensée à force d'abnégation par un au-delà meilleur que Dieu leur aurait réservé.

Pour Machiavel cette conception fataliste empêche la bonne menée des affaires de l'Etat car ne se basant sur aucune raison.

Et c'est pourquoi il combat le gouvernement des prêtres, qui eux entretiennent la crainte en attisant la superstition du peuple. C'est cette même idée que Spinoza défend quand il observe que : « Les hommes ne sont dominés par la superstition qu'autant que dure la crainte, le vain culte auquel ils s'astreignent avec un respect religieux ne s'adresse qu'à des fantômes, aux égarements d'imagination

d'une âme triste et craintive (..) Quinte-Curce en a fait très justement la remarque (...) nul moyen de gouverner la multitude n'est plus efficace que la superstition »⁷⁵.

Machiavel pense que le gouvernement des Papes en Italie n'a fait que favoriser les intérêts de l'Eglise en trempant dans des affaires qui ne relevaient pas de l'ordre du spirituel. Aussi voyait-on les papes défendre leurs desseins au sein d'un Etat en y envoyant leurs légats.

Pour Machiavel, d'après Paul Valadier, « les normes sans lesquelles aucun gouvernement ne dure et n'assure la prospérité et la liberté de son peuple (...) ne peuvent s'inspirer des « principes du fondateur du christianisme ».⁷⁶

Cependant, Machiavel n'en est pas pour autant un athée. Seulement il faut voir que dans le cadre de la logique de l'action politique- qui est ici pour Machiavel l'hypothèse qui l'intéresse-, le Florentin assigne à la religion un rôle subordonné par rapport à la politique, du seul fait que la religion demeure un élément qui entre dans la logique de conservation du pouvoir par les Princes.

En outre, Machiavel précise que la politique obéit à son principe propre de préservation de l'Etat par l'action, principe qui n'est nullement au fondement de l'ordre religieux qui lui, encourage le renoncement des sujets concernant toute idée de révolution de l'ordre établi par Dieu.

⁷⁵ SPINOZA Baruch, Traité théologico-politique, traduction Charles Appuhn, tome II, Garnier-Flammarion, 1965, p. 21.

⁷⁶ VALADIER Paul, op. cit., p. 47.

Machiavel demande au Prince d'avoir en tête toutefois cette idée évoquée par Jean Touchard citant Guichardin : « Ne combattez jamais la religion ni rien de ce qui semble en rapport avec Dieu : car de tels objets ont trop de force sur l'esprit des sots ». ⁷⁷

Aussi le prince ne doit-il pas hésiter selon Machiavel à paraître pieux et ne pas l'être véritablement, car il n'est pas politiquement nécessaire qu'il ait le culte du divin. La religion ne vient qu'en appoint à la politique.

⁷⁷ TOUCHARD Jean, Histoire des idées politiques, Des origines au XVIII^e siècle, Tome I, PUF, 1985, p. 255.

CHAPITRE II : DE LA SAGESSE DES PRINCES

« Faire de la présentation d'une certaine image la base de toute une politique-chercher, non pas la conquête du monde, mais à l'emporter dans une bataille dont l'enjeu est « l'esprit des gens »- Voilà bien quelque chose de nouveau dans cet immense amas de folies humaines enregistré par l'histoire »⁷⁸, s'exclame Hannah Arendt dans son ouvrage politique Du mensonge à la violence.

Cependant nous ne serons pas pour autant conduits à penser que l'entreprise de séduction des politiques pour saisir l'attention et susciter l'admiration des masses soit illusoire dans son principe, en raison de la précaution que prend Machiavel de conseiller aux Princes d'observer un certain nombre de paramètres pour pouvoir s'assurer du triomphe de leurs desseins.

C'est ainsi que prônant la sagesse dans la conduite des affaires de l'Etat, Machiavel conseille au Prince de régler son comportement suivant certaines observations qu'il érige en « morale provisoire » et qui participent de la logique de sauvegarde du pouvoir.

Aussi le secrétaire florentin note t-il l'importance de la juste mesure dans toute chose, et cela même dans la pratique nécessaire de la violence.

En effet, la violence obéit à une loi intelligente dans la pratique qui, à l'appliquer avec justesse peut assurer par ses effets la stabilité d'un régime.

⁷⁸ ARENDT Hannah, Du mensonge à la violence, collection agora, 1994, p. 22.

C'est ainsi que dans la pratique de la cruauté, Machiavel distingue pour le Prince une cruauté bonne à côté d'une mauvaise cruauté.

Il y a chez Machiavel un certain paradoxe, dans la mesure où il fait en même temps l'éloge des vertus et des vices. En effet, Machiavel constate qu'il y a de bons effets qui peuvent accompagner l'usage de la tyrannie. C'est à cet égard qu'il convoque les exemples d'Agathocle et de Ferdinand d'Espagne. Tous deux, par la grandeur de leurs conquêtes, sont parvenus à de bons résultats durant leur règne en conservant leurs Etats moyennant leur scélératesse.

Cependant, Machiavel loue tout aussi bien la grandeur et l'excellence de la vertu. Et l'on comprend qu'il insiste sur la gloire de réformateurs ou de fondateurs de République tels Romulus, Moïse, Cyrus, Thésée.

L'usage de la bonne cruauté est celui qui, par sa manifestation assure au peuple la cohésion et accorde au Prince la sécurité du pouvoir.

Pour assurer son succès dans l'entreprise politique, Machiavel conseille au Prince l'usage de la bonne cruauté pour la fondation d'un Etat. En effet, le Prince doit d'abord s'assurer une forte assise en pratiquant d'un coup toutes les cruautés qui lui seront nécessaires pour sa sûreté future, afin de ne plus entretenir par après le ressentiment de ses sujets, mais plutôt susciter leur sympathie « et les gagner à soi par bienfaits »⁷⁹.

⁷⁹ Machiavel, op. cit., chapitre VIII, p. 316

Cette pratique de la cruauté relève ainsi d'un savant calcul du Prince qui, par ailleurs, se doit d'éviter de recourir à une cruauté progressive qui, plus qu'il n'entretient la colère, suscite l'effroi et la haine de plus en plus marquée des sujets qui se voient ainsi obligés par mesure de prudence, « de tenir toujours le couteau en la main »⁸⁰.

Cette politique dans l'usage de la violence explique mieux la réussite de certains tyrans que l'Italie a connus comme Oliveretto Da Fermo dont Machiavel nous dit que pour occuper Fermo, il eut l'idée géniale de faire croire à son oncle Fogliani qu'il le voulait venir voir en tant que souhaitant lui manifester sa reconnaissance pour l'avoir élevé. Par suite de quoi le roi le reçut honorablement, n'ayant même pas en tête l'horreur du spectacle qui allait découler de cette visite.

En effet, Fogliani aussitôt qu'il se fit recevoir avec faste, n'hésitera pas à user de toute la scélératesse dont il était capable en exécutant froidement son oncle et tous ses citoyens présents au festin. Aussi de cette manière, se voit-il d'un coup promu à la dignité exceptionnelle de maître de tout Fermo.

Ainsi voit-on combien le Prince doit user de sagesse avant d'entreprendre quelque action que ce soit.

Et, à cet effet, Machiavel conseille aux Princes de bien savoir choisir ses amis et conseillers, et fuir les flatteurs.

⁸⁰ Ibidem.

En effet, Machiavel pense que pour gouverner avec sagesse, le Prince ne doit pas seulement se suffire à sa seule personne, même si en définitive la décision finale lui appartient.

A ce stade de notre réflexion, nous ne pouvons manquer d'évoquer cette pensée du Président John Fitzgerald Kennedy,⁸¹ exprimée lors d'une interview télévisée de Décembre 1962 : « Il existe une grande différence entre ceux qui conseillent, parlent ou légifèrent et [...] l'homme qui doit [...] finalement prendre la décision [...]. Les conseillers sont souvent divisés. Si l'on choisit la mauvaise solution, et cela m'est quelquefois arrivé, c'est le Président qui à juste titre en porte la responsabilité. Les conseillers peuvent passer au conseil suivant ».

Aussi est-il nécessaire au Prince d'user de sagesse durant tout le long de son règne, comme le fit Giovanni de Médicis, homme intègre qui, de son règne, ne fit de mal à personne, et qui, étant mort, « fut vivement regretté du peuple entier »⁸², en raison de cette qualité fondamentale qui le faisait se distinguer non pas « par une grande éloquence, mais par une rare sagesse »⁸³.

En définitive, la sagesse reste l'élément catalyseur de la bonne administration et du respect des sujets pour la personne de leur Prince.

⁸¹ SORENSEN C. Théodore, Kennedy, Gallimard, Paris, 1966, p. 312.

⁸² Op. cit., p. 1139.

⁸³ Ibidem

A - VERS UNE MORALE PROPRE AU POLITIQUE ?

Comme nous l'avons déjà évoqué dans ce travail, le processus de constitution ou de réforme d'une République obéit chez Machiavel à une « loi intelligente » dans la pratique. Aussi faudra-t-il nécessairement au Prince respecter les principes qui entrent dans le cadre d'une meilleure gestion des affaires de la cité.

Cependant, nous constatons qu'au nombre de ces principes qui fondent la République, figure un préalable que Machiavel n'hésite pas à convoquer pour le Prince. En effet, précise le Florentin : « il faut établir comme règle générale que jamais, ou bien rarement du moins, on n'a vu une République ni une monarchie être bien constituées dès l'origine ou totalement réformées depuis, si ce n'est par un seul individu ; il lui est même nécessaire que celui qui a conçu le plan fournisse lui seul les moyens d'exécution »⁸⁴.

Cette réalité de la politique exige du Prince de la sagesse. C'est ce que comprit Romulus qui, assoiffé de pouvoir n'hésite guère à tuer son propre frère pour tenir seul les rênes du commandement.

Ce meurtre peut-être jugé ignoble, si toutefois l'on se situe au point de vue moral. Mais, au point de vue de la logique politique ce meurtre est nécessaire pour la bonne gestion des affaires de l'Etat.

⁸⁴ Discours sur la Première Décade de Tite-Livi, op. cit., p. 405.

A ce niveau, nous pouvons affirmer qu'il y a une « morale » qui est interne au domaine politique, et qui avalise jusqu'au crime des Princes pour la sauvegarde tranquille du pouvoir. Et Machiavel de nous faire constater qu'un esprit sage ne condamnera jamais Romulus pour son meurtre, car ce meurtre lui permet de fonder une nouvelle République.

Machiavel prône une nouvelle vision du politique qui inclue une redéfinition des normes de valeur.

En effet, puisque la politique a partie liée avec le vécu propre des hommes encore appelé « réalité effective », il nous est loisible de penser à partir de ce moment que la politique, pour Machiavel, crée ses propres lois et les institue comme règles applicables par tous les Princes soucieux du devenir de leur règne.

Aussi, en laïcisant l'Etat, en reconnaissant pour les Princes le droit de se maintenir au pouvoir par n'importe quel moyen, fût-ce même par le crime si nécessaire, Machiavel reconnaît pour la pratique politique une certaine autonomie, eu égard au fait que le Prince ne serait tenu par aucune obligation morale que celle qui vise à fortifier son autorité en le conservant au pouvoir.

Ainsi le principe d'autonomie du politique obéit au principe de nécessité qui, au sein de l'espace politique, fait abstraction de la notion de moralité en posant comme substrat l'intérêt du Prince.

A cet égard, le Prince faisant fi de tout jugement de valeur, légitime sa propre règle de conduite qu'il institue comme norme devant lui assurer la réussite de sa politique. C'est ainsi que Machiavel parlant du cas de Romulus affirme : « Ce qui est à désirer, c'est que si le fait l'accuse, le résultat l'excuse ».

En fait, il y a une morale immanente à l'action des Princes et qui découle du constat de l'ambivalence et de la méchanceté humaines qui poussent les princes à adopter une ligne de conduite que réprouve la morale au sens où l'entendent les classiques, en particulier Cicéron. C'est ainsi que, désormais, la politique épouse sa propre morale en tenant compte de la seule nécessité qui pousse les Princes à chercher la sécurité du pouvoir.

A cet effet, on doit noter que la morale princière acquiert une nouvelle donne, dans la mesure où elle ne serait plus jugée à l'aune de considérations purement éthiques, mais bien plutôt reste soumise à l'appréciation et au jugement du seul politique. Ce que Marcel Lamy exprime à travers cette remarque : « Tout problème politique ne se pose et ne se résout qu'en termes politiques. »⁸⁵

En définitive, ce qui importe au sein de l'espace politique, ce n'est pas de chercher à savoir la sorte de comportement qui épouse les formes de la sagesse populaire, mais de voir pour le Prince les moyens à mettre en œuvre pour asseoir la sécurité du pouvoir. C'est dans l'application de tels moyens et dans les effets qu'ils produisent, que le Prince s'assure une « morale » propre à lui conférer une humanité.

⁸⁵ LAMY Marcel, op. cit., p. 23.

C'est dans ce sens qu'on peut comprendre que Machiavel loue tout au long de ses réflexions dans Le Prince le personnage emblématique de César Borgia.

En réalité l'admiration de Machiavel pour le Duc va au-delà de la seule personne d'un Borgia réputé cruel et inhumain, mais serait plutôt liée à la sagesse de la pratique politique de ce dernier.

En effet, Borgia bien que réputé tyrannique, n'en incarne pas moins la figure du chef prévoyant qui sait anticiper sur les événements en appliquant une politique basée sur l'économie de la violence, moyennant une pratique inhumaine.

C'est ainsi que voulant éviter une plus grande perte à la Romagne qui subissait déjà la cruauté de son envoyé Rémy d'Orque, Borgia entreprit avec violence l'exécution du tyran pour éviter la propagation du mal dans cette ville.

Aussi note-t-on à travers la conduite de Borgia, le triomphe d'une morale propre au Prince et qui, à l'analyser de près, rejoint finalement les fondements de l'éthique universelle, car en faisant exécuter froidement son ancien envoyé, Borgia arrête le mal par l'institution publique d'un tribunal.

Aussi la morale princière entre-t-elle dans le cadre de la nécessité qui entoure toute la logique de l'action politique.

B - LE TRIOMPHE DE L'HUMANISME

S'il y a une chose capitale que l'on peut retenir chez Machiavel, c'est d'avoir, dans sa théorie de l'Etat, accordé une place centrale à l'homme, c'est-à-dire d'avoir eu foi en la grandeur d'esprit de l'homme qui l'aide dans la pratique de la politique à pouvoir s'assurer une tranquillité de règne et à partir de là, une cohésion sociale.

En effet, en opérant une rupture entre la politique et tout autre domaine religieux ou éthique, Machiavel donne les pleins pouvoirs à l'homme en l'assurant de son extraordinaire capacité à œuvrer pour donner un sens à son existence à travers l'action.

C'est ainsi que relatant les hauts faits que nous livre l'histoire, Machiavel trouve pour son Prince la recette du succès politique que subsume un « usage intelligent » des vices et vertus capables de lui faire gagner ses Etats.

La politique, étant définie comme « l'art de diriger la cité », inclue dans son essence même la prise en compte de certaines normes devant permettre un meilleur être social des hommes, à travers le respect et l'obéissance pour la personne du Prince.

Toutefois, face à l'égoïsme d'une nature humaine très inclinée vers ses passions propres, Machiavel légitime l'usage de « la violence qui restaure » c'est-à-dire de la violence qui au bout du processus crée un certain ordre que suscite la crainte de l'autorité du Prince.

C'est dans ce sens qu'on peut lire à travers la conduite tyrannique de certains Princes, le désir de restaurer une humanité comprise au sens d'un « ordre humain » auquel aspire normalement tout être doué de raison, c'est-à-dire conscient du fait que son propre bonheur ne relève que de la juste appréciation et du respect de l'autre. Ainsi naîtra la société.

En réalité, l'humanisme de Machiavel se lit à travers les moyens dont se dote le Prince afin de restaurer la paix et la sécurité dans la cité.

Ainsi, il faut reconnaître que ce qui intéresse le plus Machiavel, c'est d'en arriver à une forme d'Etat où les libertés individuelles seront respectées, et où le peuple reconnaîtra la puissance de la loi et l'irréfragable autorité du Prince.

En définitive, on peut parler d'un triomphe de l'humanisme chez Machiavel compte tenu du fait que le Florentin, à travers sa théorie de l'Etat, est parti de la conception classique pour nous proposer une nouvelle vision du fondement de l'autorité politique.

Cependant, nous conviendrons parfaitement de l'idée de Jean Touchard qui stipule une relative différence entre l'humanisme de Machiavel et celui des chrétiens, eu égard au fait que celui-là en appelle beaucoup plus au civisme et qu'il pose l'homme comme étant la mesure de toute chose, contrairement à l'humanisme d'un Erasme par exemple qui lui, part d'impératifs (purement) moraux et religieux pour prescrire des règles d'action,»⁸⁶ comme du reste nous le fait voir la lecture de L'Institution.

⁸⁶ TOUCHARD Jean, op. cit., p.258.

L'humanisme de Machiavel confère au Prince la maîtrise des affaires de la cité, en récusant tout ordre religieux, et l'éclaire sur les moyens à mettre en œuvre pour assurer une unité sociale ; même si ces moyens prennent chez le Florentin, l'aspect du visage froid de la violence.

CONCLUSION GENERALE

Au terme de notre analyse qui a porté sur La logique de l'action politique chez Machiavel, nous pouvons prétendre avoir posé les multiples voies que doit emprunter tout Prince soucieux de la pérennité de son règne et de l'excellence de son régime.

En effet, ce qu'il y a à retenir de prime abord par tous les Princes, et que Machiavel ne cesse de nous rappeler dans ses écrits politiques, notamment dans le De Principatibus, c'est le caractère ambivalent d'une nature humaine qui finalement détermine les rapports souvent conflictuels entre le Prince, les Grands et le peuple. A cet effet, nous avons vu comment, partant de l'observation d'une méchanceté humaine généralisée, Machiavel énonçant des hypothèses, tire des conclusions qui se fondent sur des rapports d'analogie axés sur une circularité pressante entre le passé et le présent, pour finalement parvenir à établir ce que subsume le Génie du prince et qui doit l'éclairer sur : comment les Républiques se peuvent gouverner et conserver.

Aussi, n'avons-nous pas manqué de souligner avec le Secrétaire Florentin la méthode qui guide les règles du jeu politique et qui tire son origine du principe de nécessité qui finalement accompagne toute la logique d'action des Princes.

A cet égard nous avons souligné—nous fondant tout comme Machiavel sur la réalité effective— une modélisation des actions des Princes passés et présents pour montrer au dédicataire du Prince Lorenzo de Médicis, la voie à suivre pour libérer l'Italie.

Ainsi analysant un certain nombre de modalités d'action du Prince, nous avons vu l'emprise de la violence et de la ruse sur le fonctionnement d'un régime.

En effet la modalité de la violence est très importante pour le fondement d'un Etat, en raison du constat établi par Machiavel, selon lequel il ne pourrait y avoir de bonnes lois si au préalable l'Etat ne s'assurait pas la priorité de l'excellence de ses armes.

Aussi, à l'établissement du bon régime nous avons associé la figure centrale du législateur compétent pour l'organisation du pouvoir.

Toujours concernant les modalités d'action des Princes, nous nous sommes appesantis sur le caractère primordial de l'effet de l'artifice de la ruse pour les politiques.

C'est ainsi que suivant progressivement le paraître de certains Princes ainsi que leurs succès, nous avons vu combien l'image du politique peut parfois se dérober au regard du peuple, souvent trop crédule pour Machiavel.

Il faut souligner que l'artifice de la ruse travaille à accroître chez le Prince ses chances de succès en modelant son image d' « acteur » pour susciter l'amour ou la crainte du peuple.

Toutefois nous n'avons pas manqué d'évoquer pour le Prince une sagesse dans la gestion des affaires de la cité, même si en définitive la morale qui guide son action est quelquefois aux antipodes des principes de l'éthique universelle et obéit au principe unique de la nécessité de conservation du pouvoir.

La sagesse princière se donne à lire à travers son comportement envers ses sujets et ses ministres, qui ne doit être entaché d'aucune bévue pouvant conduire le Prince à la perte du pouvoir.

Il importe donc pour le Prince, à travers sa double fonction de « metteur en scène -acteur », de mettre en pratique les divers éléments devant conduire au succès de sa politique.

L'on comprend nettement à partir de ces considérations soulignées tout au long de ce travail, que Mamoussé DIAGNE ait pu conclure son article sur la « vérité effective » du Secrétaire Florentin, en consacrant ce dernier digne « patriote »⁸⁷, parce que soucieux de l'avenir de son pays, ce qui l'incita à écrire un traité sur comment bien gouverner.

Et c'est à ce niveau que Machiavel inquiète. Car comment comprendre que celui qui est resté pendant longtemps au soin des affaires de son pays, et qui de ce fait a eu libre accès aux secrets d'Etat, puisse se proposer d'écrire un traité pour justement rendre publics les maux de son pays l'Italie. Cela implique chez Machiavel une reconsidération de l'histoire par la révélation de la stricte vérité des faits.

Machiavel ouvre donc l'ère de la modernité en ce qu'il rompt d'avec la conception de l'humanisme classique, en se proposant d'écrire sur ce que les hommes font réellement.

⁸⁷ DIAGNE Mamoussé, « Nicolas Machiavel et la doctrine de la vérité effective », Annales de la Faculté des Lettres et Sciences humaines, PUF, 1978, n° 8, p. 47.

Si d'ordinaire des auteurs comme Shakespeare lui attribuent le nom de « Meurtrier », tandis que Maurice Merleau Ponty s'exclame ainsi en parlant du Florentin : « Comment le comprendrait-on ? »⁸⁸, c'est peut-être parce que justement on ne prend pas la peine ou qu'on a peur de le comprendre.

En vérité, on a peur de comprendre Machiavel parce que précisément, il nous révèle « notre parenté secrète avec le Prince », nous tendant un miroir qui nous renvoie « une image si vraie et si difforme de nous-mêmes que nous ne la supportons pas », selon l'expression de Robert Redecker.

C'est en ce sens que Machiavel est à la fois « saisissant et insaisissable »⁸⁹ pour reprendre Louis Althusser, parce qu'il se saisit de nous en nous échappant toutefois.

Dans un monde traversé par une véritable crise du politique, Machiavel reste plus que jamais d'actualité car il a introduit une véritable révolution dans l'espace politique, et nous ne nous étonnons guère de discerner toujours dans le comportement de nos dirigeants actuels quelque touche de « florentinité », pour risquer ce néologisme.

⁸⁸ PONTY Maurice Merleau, « Notes sur Machiavel », Communication au Congrès Umanesimo e scienza politica, Rome-Florence, septembre 1949 ; repris dans Signes, Paris, Gallimard, 2001, [1960]collection Folio essais, p. 343.

⁸⁹ Althusser Louis, Ecrits philosophiques et politiques, Tome 2, Textes réunis et présenté par François Mathéron, Paris, Stock-Imec, 1995, p. 44

BIBLIOGRAPHIE

A) Ouvrages de Machiavel

- Art de la guerre, Œuvres complètes, Traduction Jean Giono, texte présenté et annoté par Edmond BARINCOU, Gallimard, Pléiade, 1952.
- Discours sur la première décade de Tite- Livre, Œuvres complètes Gallimard, Pléiade, 1952.
- Les Histoires Florentines : Œuvres complètes, Gallimard, 1952.
- Les Lettres Familières, Œuvres complètes, Gallimard, 1952.
- Le Prince, Œuvres complètes, Gallimard, 1952.

ETUDES ET COMMENTAIRES SUR MACHIAVEL :

- DIAGNE Mamoussé : « Nicolas Machiavel et la doctrine de la « vérité effective » », in Annales de la Faculté des Lettres et Sciences Humaines, PUF 1978, n°8.
- FICHTE : Machiavel et autres écrits philosophiques et politiques de 1806-1807, Traduction Luc Ferry et A Renaut, Payot 1981.
- LANG Andréas : « La part maudite du politique chez Machiavel ou le retour aux origines », www.google.com.
- LANG Andréas : « Le César Borgia de Machiavel ou l'école de la nécessité », www.google.com.
- LAMY Marcel : « Machiavel, Morale et politique », in Revue de l'Enseignement philosophique et politique n°4, avril- Mai 1980.

- LAMY Marcel : « Machiavel et la Raison d'Etat », Conférence prononcée au Lycée Chateaubriand de Rennes, décembre 2002.
- LEFORT Claude : Le travail de l'œuvre Machiavel, Gallimard, 1972.
- Magazine littéraire : L'Enigme Machiavel n°397, avril 2001.
- Magazine Littéraire : Machiavel ou l'usage intelligent du vice, n°183, avril 1982.
- REDECKER Robert : « Machiavel, la vérité c'est le diable », www.yahoo.fr
- ROUSSEAU Claude : Profil d'une œuvre, le Prince de Machiavel, Hatier, 1973.
- SFEZ G et SENELLART M : L'enjeu Machiavel, Paris, PUF 2001.
- SKINNER Quentin : Machiavel, Seuil, collection Points, Paris 2001.
- VALADIER Paul : Machiavel et la fragilité du politique, Points , Essais, 1996.

Autres ouvrages

- ALTHUSSER Louis, Ecrits philosophiques et politiques, tome II, Paris 1995.
- ARENDT Hannah : Compréhension et politique, Esprit, 1980.
- ARENDT Hannah : Du Mensonge à la violence, Paris, agora, 1944.
- Aristote : Ethique de Nicomaque, texte, tradition, préface et notes par Jean Voilquin, classiques Garnier, 1961.
- BODIN Jean : Les six livres de la République, tome II, 4, publié en 1583.
- CICERON : De Officiis, Paris, Garnier, 1933.

- CROUZET Maurice : Histoire générale des civilisations, tome IV, Paris, PUF, 1965.
- DE GAULLE Charles: Le Fil de l'épée, Paris, 10/18.
- DE GAULLE Charles : Vers l'armée de métier, plon.
- FREUND Julien : L'essence du politique, Paris, Sirey 1971.
- GUICHARDIN François : Discours de Logrôno, Introduction, post face et notes par Jean Louis Fournel et Jean Claude Zancarini, PUF Fondements de la politique, paris 1997.
- GUICHARDIN François : Dialogue sur la façon de régir Florence, Ecrits Politiques, par Jean Louis Fournel et Jean Claude Zancarini, Paris 1997.
- LAFFITTE J .et BARAQUIN.N : Dictionnaire des Philosophes, Paris Armand Collin, 2002.
- LALANDE :Vocabulaire technique et critique de la philosophie, Paris, «Quadrige »,1993.
- MONTAGNON Pierre : La grande histoire de la seconde guerre mondiale, tome II, « octobre 1943 à octobre 1946 », Collection L'histoire Contemporaine, octobre 2000.
- MONTALDO Jean : Mitterrand et les 40 voleurs..., Albin Michel, paris 1994.
- MOORE Thomas : L'utopie : Paris, Flammarion, 1987.
- ROUSSEAU Jean Jacques : Du Contrat Social, Paris Aubier-Montaigne, 1943.
- SAVONAROLE : Sermons, écrits politiques et pièces du procès, seuil 1993.

- SCHWARTZENBERG R G : L'Etat spectacle, Flammarion, 1977.
- SCHWARTZENBERG R G : Sociologie Politique, Montchrestien, Paris, 1998.
- SORENSEN Théodore C: Kennedy, Gallimard, Paris, 1966.
- SPINOZA Baruch: L'Ethique, G. Flammarion Traduction de Charles Appuhn, 1965.
- SPINOZA Baruch : Traité théologico- politique, G. Flammarion Traduction de Charles Appuhn, 1965.
- WEBER Max : Le savant et le politique, 10/18, 2002.